

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE PRESENTE A
L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ETUDES LITTERAIRES

PAR
FRANCE HALLE

L'ENFANT DE LUMIERE

AOUT 1990

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

“Merci” me semble un bien petit mot pour exprimer ma gratitude envers toutes les personnes qui m’ont épaulée pendant les longues heures de réflexion, de recherche et de rédaction qu’a exigées ce mémoire. Je l’utiliserai donc dans son sens le plus profond et le plus sincère.

Merci à monsieur Pierre Chatillon qui, par sa sensibilité et sa compétence, a su me guider et me conseiller autant dans la création que dans la réflexion théorique qui a suivi.

Merci à Michel, mon mari, et à ma famille qui ont toujours cru en moi. Grâce à votre appui et à vos encouragements, j’ai relevé le défi avec succès.

Merci à Claudine Bernier pour sa patience, son oreille attentive et les nombreuses lectures qu’elle a faites de mes textes. Ses observations pertinentes ont toujours été appréciées.

TABLE DES MATIERES

	Page
REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIERES.....	iv
LA PARTIE CREATION.....	1
L'enfant de lumière.....	2
La femme-fleuve.....	52
LA PARTIE THEORIQUE.....	60
INTRODUCTION.....	61
CHAPITRES	
I. LE FEU.....	65
A) Signification.....	65
B) Observations.....	69
II. LE SOLEIL.....	74
A) Signification.....	74
B) Observations.....	79
III. LA LUMIERE.....	85
A) Signification.....	85

B) Observations	89
CONCLUSION	95
BIBLIOGRAPHIE	99

La partie création

L'enfant de lumière

Courir, courir pour survivre. Courir, courir. Impossible: Suffocation. Me cacher. Reprendre mon souffle. Je les entends derrière moi. Ne plus bouger. Ils sont tout près. Je sens leur odeur de vautours. Ne plus respirer; malgré l'angoisse qui me serre le coeur. Ne pas pleurer; à cause des sanglots. Etre morte avant qu'ils me tuent.

Le craquement des pas dans la nuit me rend folle. Une voix s'élève au milieu de l'obscurité. Déjà entendue.

- Elle ne nous échappera pas ici. Ratissez tout le bois.

Un médecin sans doute. Autoritaire et si déterminé, il ordonne de me ramener vivante. Cette voix si familière, celle de la raison, disent-ils.

Non, ne pas pleurer. Rester bien cachée. A l'abri sous ce vieux tronc vide et pourri. Seulement ces maudits insectes qui m'agacent. Leur ai pris leur maison et leur pain.

Le bruit des pas se rapproche. Ils me veulent pour donner l'exemple. Ne peuvent supporter la résistance. Veulent tout contrôler. Personne ne doit

briser leur moule. Veulent m'endormir et me faire taire. En ai presque perdu mon nom.

- Elle est là! Je l'ai trouvée!

Ces souliers blancs, si blancs dans cette forêt noire. Ce regard sombre qui me fixe. Bientôt, tous les yeux méprisants braqués sur moi.

- Ramenons-la à la clinique.

Le retour. Dans le chaos et le désespoir. Tenir le coup. Ne pas abandonner. Aller jusqu'au bout de moi-même. Malgré eux. Dresser un grand feu de joie entre eux et moi. Ne pourront m'atteindre sans se brûler le coeur. Ouvrirai la route du Soleil.

On m'emporte loin de tout, loin de moi. Dans cet asile de fous, on tente de m'arracher à moi-même. Leurs pas claquent sur le bois sec. Ne se lassent pas de me pourchasser plus loin. Me harcèlent de leurs silences. Mais je n'existe plus. Ils m'ont déjà tuée, il y a trop longtemps... Leur uniforme me dégoûte. Ouvrent parfois la bouche. Leurs voix me glacent d'effroi. Je n'en peux plus de les supporter!

Chacune de leurs paroles est comme un coup de baguette sur un tambour. Chaque son résonne sur ma peau tendue à l'extrême. M'interdisent de parler alors qu'eux...

M'ont déjà tous assassinée avec leurs lois... Laissent mon corps en vie pour que je meure encore et encore...

Discutent entre eux et m'accablent d'insultes. Pourtant, je connais déjà tous ces mots. M'encerclent depuis des années. Ce sont des mots-barbelés. Des mots qui écorchent à vif aussitôt que je tente de m'en libérer. Des mots froids et acérés. Unis les uns aux autres, ils forment des murs de barbelés. Et j'habite dans cette prison de mots haineux. J'ai si peur de devenir aussi terne qu'eux car ma prison rapetisse avec les années... J'ai peur qu'un jour les

mots-barbelés se collent à ma peau et m'étranglent...

Non! Ils brisent constamment l'espoir qui veut renaître en moi. Lorsque j'étais encore enfant, lorsque je jouais, chantais, rêvais et courais dans la plaine, ils sont arrivés, ont pris possession du terrain, ont capturé tous mes jeux et mes chants. M'ont laissé quelques rêves pour mieux me tuer. Des images de Soleil et de liberté me montent à la gorge. Se frappent contre le mur froid de mots. Tentent désespérément de franchir la clôture de fer

Désormais, je vis un cauchemar, les yeux grands ouverts, tournés vers l'intérieur. J'observe ma propre perte, mains liées derrière le dos. Absente de moi, coeur dévasté, âme en ruine.

Mon être ressemble à cette pièce. Quatre murs blancs et nus. Aucune fenêtre. Même la porte se confond avec le mur, même cet infirmier en habit blanc, blanc comme les murs. Une ampoule nue tombant au centre de la table. Comme un pendu au bout de sa corde. Et cet infirmier qui reste debout.

Et cette chaleur angoissante qui vous pénètre par tous les pores de la peau. Et cette anxiété qui vous hante. D'un seul coup d'oeil, Solange comprend que cette fois, il faudra aller jusqu'au bout.

Ils tentent de la faire taire. N'ont que leurs silences et leur rigueur à donner. Leur monde sonne faux. Détiennent le pouvoir sur toute chose,

croient-ils. Pourtant, ne peuvent m'atteindre au plus profond de moi-même. J'irai m'y cacher, m'y ancrer profondément. Mon dernier refuge.

Je dirai tout. Spirale de mots. Ampoule immobile comme un Soleil blanc un jour d'été. Echapper à leurs silences qui n'en finissent plus. Tous les mots de ma bouche. J'enroule chaque syllabe dans l'acier, chaque larme est explosive. Sauront tout de moi. Leur crache mes peines à la figure. Je leur vomis tous leurs mots de guerre sur leurs corps noirs. Si ma langue est prisonnière des barbelés, mes dents sont des pinces magiques capables de réduire en poudre le fer. Et le mot haine aspire toute cette poudre. C'est une bombe que je leur lance à la face.

Et moi, je retourne au temps premier. Avant leur arrivée. Veux revivre la joie de me baigner en plein été. M'accrocher au passé comme à une bouée de sauvetage. Pour ne pas mourir encore une fois.

Ils me tueront, c'est certain. A petit feu d'ignorance et de méchanceté. Ne pas leur laisser le plaisir de le faire. Fermer les yeux. Imaginer la plaine verte et fertile de mes ancêtres. Courir pieds nus dans l'herbe, au premier matin des moissons. Réinventer les hommes bronzés dans les champs. Rire, rire comme un enfant devant un jardin de fleurs rouges. Redevenir l'enfant que je n'ai jamais pu être totalement. Et cette fois-ci, protéger l'enfance pour ne pas me la faire voler. L'enfermer dans un chapeau de magicien et tenir bien serrée dans mes mains la baguette étoilée.

M'étourdir de souvenirs pour ne plus les entendre. Revoir ma mère jeune et belle. Avant même ma naissance. Des rayons de lumière dansaient sur ses cheveux d'ébène. Des étoiles scintillantes dans une nuit obscure. Revoir ses yeux bleus de mer agitée où l'espoir et la détresse s'affrontaient déjà. Retrouver son sourire qui alignait deux rangées de perles blanches comme l'écume. L'empêcher de faire chavirer tous les coeurs et garder le sien pour moi seule.

Aller plus loin encore. Retourner dans la mémoire de ma mère et de toutes les mères qui m'ont enfantée. Revivre leur joie devant la vie. Connaître pour un moment le bonheur. A travers toutes ces femmes. Je suis peut-être la dernière. Voudrais tellement me montrer la face en plein jour. Respirer la terre humide séchant sa rosée du premier matin, du début du monde. Remonter le temps. Avant même l'arrivée de l'homme. Tout reconstruire à partir du début, mais garder la mémoire vive de toutes celles qui sont nées avant moi. Tout refaire avec la sagesse du souvenir. Et puis rire de ceux qui me cherchent là où je ne suis plus.

M'enfuir au plus profond de ma nuit, de mon cauchemar. Ils croient qu'ils auront enfin le silence mais se trompent drôlement! Emprunterai le chemin qui mène au passé. C'est en me réinventant un passé que je survivrai. J'irai tuer le monstre qui m'habite. Dans le vacarme et la rage. Puis, ouvrirai la route du Soleil.

Il fait noir. Si noir. Dois d'abord descendre au fond pour trouver mon passé. Mais je reste immobile. Malgré moi. Pourtant le temps tourne. Jamais fixé, lui. Tourbillons et remous perpétuels. Meurt parfois dans ma tête. Comme une vague.

S'acharne aussi à tout laver, à tout polir. Souvenirs, devenir, avenir... se ressemblent tellement. Si polis. Par le va-et-vient du pendule. Me laisser emporter par le courant. Pour me noyer au coeur d'un remous. Quelle chance! Me perdre dans le sablier de la vie. C'est peut-être ça, l'éternité.

Trop noir. La fin d'une ère peut-être. Obscurité épaisse. A trancher avec une lame. Si seulement j'avais une épée de lumière... Trancher, trancher les ténèbres. Tuer la mort. Mais créer une fissure entre ténèbres et lumière. Y glisser doucement. Et pourquoi pas? Si facile d'y croire.

Si sombre. Et moi, si immobile. Figée en travers du temps. Ne peux combattre le courant. Ne peux bouger. Peut-être ne le veux pas pour ne pas

lutter. Et puis, si doux ce glissement. Si profonde cette cavité funeste. Si seule dans l'éternité.

Et si la lumière n'existait pas? Si le vide était noir? Seulement la ruine. Le calme. Les ténèbres infinies. Jamais plus d'espoir. Sans aucune émotion. L'indifférence totale. Si la mort n'était que non-existence et non-émotion? Si elle ne réservait que le néant pour tous? Un trou sans fin.

Et la vie, elle? Une blague de mauvais goût de la nature. Créer un être pensant. Pour mieux le torturer sans doute. Un peu comme un torrent. Le laisser couler au ruisseau, puis à la rivière. Pour qu'il se perde dans la mer. Mer, mort. Un jour, sous le Soleil, le torrent noyé dans la mort redeviendra torrent. Et tout recommencera. Pourquoi? La torture horrible du torrent...

Et si la lumière existait alors? Pourquoi ne pas venir à moi? Et si j'étais perdue dans les ténèbres sans aucune lanterne? Errer, errer jusqu'à la fin des temps dans le néant. Sans jamais savoir. Sans jamais connaître. Lumière, lumière, existes-tu? Sans réponse. A jamais. Encore plus atroce le doute...

Seule, seule entre les saisons suspendues. A jamais. Imaginer, inventer un nouveau monde. Toujours croire son imagination. M'emporte si loin. Bien au-delà des frontières permises. Danger. Danger. Me laisser porter quand même au risque de ma vie.

Me gorger d'espace et de temps. Hurler mon désir de m'arracher au noir
Crier, crier. Plus fort. Aucun son de ma gorge. Me défoncer l'âme en criant.
Sans jamais entendre. Pourtant, crier encore. Vomir mon foie, mes intestins,
mon estomac, mon coeur. M'étouffer avec. Reste encore mon sang et le reste.
Crier. Crier. Entraîner mon corps entier dans un torrent de sang.

- Donnez-lui un tranquillisant. Avec tout ce vacarme, elle va déranger
les autres patients. C'est une clinique privée ici, pas un hôpital psychiatrique!

Substance intruse se mélange avec mon sang. Pourtant veux me noyer
dans ce rouge liquide. Impossible. Contrôlent tout du dehors. Ne connaissent
pas le fond du... Trouver un autre moyen. Ne peux pas crier. Ne peux pas
bouger. Muscles engourdis. Sûrement cette substance inconnue. Traverse
toutes les rivières de mon corps. S'écoule rapidement jusqu'à ma tête-océan.
Remonte le courant et s'attaque à la source. Mon coeur s'affaiblit. Il bat
lentement, si lentement. Comme un lac mort une nuit de janvier.

Tout semble s'épuiser en moi. Ma tête, si lourde. Mon corps s'enfonce.
Le monde chavire. Ne pas dormir. Dois franchir l'espace de la mort. Jusqu'au
bout. Dois résister. Ne pas dormir. Fatiguée... Ne pas dormir... Epuisée.. Ne
pas dormir... dormir.

- Ça y est docteur. Elle semble calmée.

Soleil vif. Je nais au pays fou de la lumière et des eaux bouillonnantes
Couchée au creux d'un lit doux et blond, par le sable chaud, je me laisse
doucelement bercer.

Un éclair a jailli des ténèbres; et c'était moi qui fendais l'obscurité
Désormais, où que j'aïlle, le Soleil viendra.

Il est midi. Rayons rouges au creux de mon être. Le Soleil m'a remise
au monde. De mon berceau de sable, je le vois dominant le ciel bleu. Il
m'enveloppe de sa caressante chaleur. Je lui offre mon corps nu en signe de
reconnaissance. Je déploie mes bras comme un paon ses plumes. Ma peau se
dore par la chaleur du feu qui m'habite. Aujourd'hui, je nais femme sous ses
yeux. Il est mon père, je suis son enfant et je suis ma mère.

Nous vivrons à jamais ensemble car je suis Soleil incarné. Je suis
Soleil comme toi mon père. J'ai le corps qu'il faut pour dominer toute chose.
Même l'eau. Vois père, l'oeil vif et jaloux du Lac qui m'observe, me scrute.. A-
t-il jamais vu le Soleil d'aussi près? Pour le provoquer, je me lève de mon lit
duveteux... non plutôt douveteux. J'aimerais m'inventer une langue bien à moi,

délivrée du souvenir des mots-barbelés. Je créerais alors des mots doux comme du duvet, des mots de printemps et d'été, des mots à l'arôme de lys, des mots chauds... des mots douveteux. Je me lève et des éclairs parcourent mon corps. Je sens en moi la force et le but de toutes choses. Je m'approche.

Le sable humide rafraîchit mes pieds brûlants. Jusqu'aux genoux je m'enfonce dans l'eau tranquille du Lac. Le sol se dérobe sous mes pieds.

Je pénètre de tout mon corps dans l'eau bleue. Mes longs cheveux forment une étoile rousse flottant à la surface de l'onde. Je suis feu éternel, feu rouge comme mon père et domine le Lac. La tête sous l'eau, je regarde les poissons nager. De mes yeux jaillissent des éclairs de lave. Au fond du Lac, je vois un énorme poisson-serpent étendu de tout son long sur un tapis d'algues. Ses yeux rencontrent les miens. On dirait deux océans enragés et tourmentés. Je sais bien, c'est moi la femme-Soleil qui le rends fou de douleur. Il se noie petit à petit dans la lave brûlante. Il est déjà trop faible pour m'attaquer. Je suis invincible! Victoire!

Je boirai toute l'eau du Lac. Avalerai le monstre avec. Puis je cracherai des flammes rouges pour étaler à la face du monde ma colère et mes passions. Verront la détermination de vaincre qui m'habite. Je suis une guerrière sur la route de feu. J'ai en main la hache rouge qui seule peut arracher le coeur du poisson-serpent et le tuer définitivement. Quand j'aurai craché assez de rouge, je ferai jaillir de ma bouche des flammes blanches en une fontaine de lumière et tous sauront..

J'entends des voix. Plusieurs voix. On me tire brusquement hors de l'eau. Mais qu'est-ce qu'ils font? Qu'est-ce qu'ils ont? La peur dans leur voix.

- Amenez-la par ici! Dépêchez-vous!

J'entends une femme crier à perdre haleine. Mes yeux brûlent de rage, mais ne répondent plus à ma volonté. Ne vois que le rouge de ma colère. J'ai la bouche avide de boire toute l'eau du Lac, j'ai la gorge si sèche...

- Son coeur, est-ce que son coeur bat encore?

- C'est à peine si je l'entends!

- Faites-lui la respiration artificielle!

Une bouche se colle à la mienne. Porte ouverte aux délices. Un souffle chaud me traverse le corps comme une rivière souterraine traverse mille grottes. Régulièrement. Encore et encore. Doucement, j'ouvre les yeux. Un homme aux cheveux couleur sable blond me sourit. Le Soleil me surveille tendrement. Puis, cette toux qui vide d'eau les poumons.

- Elle est sauvée. Ça va. Cours avertir les autres que nous rentrons. Vous autres, aidez-moi à la transporter.

Je voudrais parler, leur dire que je ne suis pas malade, qu'ils ne m'ont pas sauvée, que je suis l'enfant du Soleil et que... Mais je tousse tellement. Mon corps, si lourd d'eau. J'essaie en vain de me relever

Mon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive? Un frisson parcourt mon corps des pieds à la tête. Pourtant, mon père est toujours là-haut.

- Déposez-la sur cette civière. Ensemble, un, deux, trois et hop! Allons-y!

Les arbres défilent sous mes yeux. Les feuilles vertes de l'été chantent à mon passage. Un chant si intime que je semble être la seule à l'entendre. Elles s'illuminent à mon regard. Sous le ciel, elles tremblent et dansent. Les oiseaux arrêtent leurs gazouillements amoureux pour m'admirer. Et le vent siffle une mélodie céleste qui embaume de parfums sauvages. Mes cheveux volent au vent. C'est la tignasse rousse de la femme-Soleil; le voile d'une mariée qui laisse une traînée de sang sur le jour. Je suis la déesse du feu qu'on promène au paradis.

Puis d'autres voix. Beaucoup plus nombreuses. Le chant harmonieux des rires enfantins. Des visages d'hommes et de femmes bronzés. Soudain, le silence. Des pas se rapprochent.

- Alors, vous sentez-vous mieux? Pouvez-vous vous lever? Déposez-la ici.

Un homme d'une quarantaine d'années. Des yeux doux et rassurants. Une voix chantante. J'essale de me redresser. Ça va. Me voilà debout, nue et frissonnante. On me jette une couverture sur les épaules.

- Merci. Je... je vais très bien.

X X X

- Solange Roy nous est arrivée ici en proie à une profonde dépression; elle a tenté à plusieurs reprises de s'évader. Et voici qu'elle a essayé de se noyer dans l'étang du parc. Il faudrait la surveiller constamment. Et puis, son état s'aggrave au lieu de s'améliorer. Nous ne pouvons pas la garder ici. Il va falloir songer à la transférer dans un hôpital psychiatrique.

Après un repas copieux, les habitants d'un étrange village partagent une fête avec Solange. Un grand cercle se forme autour d'un feu. Solange est à l'intérieur. Un homme vêtu de peaux d'animaux danse en tournoyant autour d'elle. Elle observe les gens. Chaque femme qui compose le cercle lui ressemble étrangement. Elles ont toutes les mêmes cheveux roux aux reflets de Soleil. Elles ont toutes ce visage aux traits encore incertains, ces yeux qui lancent mille questions sans réponse. Et pourtant, elles sont toutes si différentes les unes des autres. Bien qu'elle ne comprenne pas le sens de cette cérémonie, Solange sait que son destin y est intimement lié.

Le sorcier danse. Ses bras, comme des ailes ouvertes au ciel, ondulent et se referment au-dessus de sa tête. De sa bouche sortent des mots incompréhensibles. On dirait parfois un souffle léger envoûtant les Dieux, mais la plupart du temps, c'est plutôt comme un ouragan d'injures ou de recettes magiques lancées vers les démons de l'enfer. Puis, transporté par des jambes très agiles, l'homme s'élance vers le feu, tourne autour, l'apprivoise et l'imite. Son corps entier ressemble à la flamme qui pétille, meurt doucement et ressuscite en léchant le ciel.

Tout-à-coup, il se laisse tomber par terre, possédé par le feu. Doucement, il rampe vers Solange, la regarde droit dans les yeux. La flamme devient serpent glissant, ondulant vers sa proie. Maintenant, les rires et les battements de mains de la foule s'arrêtent. Le tam-tam aussi. D'un même mouvement, les regards se tournent vers Solange, stupéfaite et angoissée. Que lui veut ce vieil homme?

Sans bruit, tout le monde se retire. Seule avec le sorcier. Il se relève et lui fait signe de s'approcher. S'assoit près du feu. Toute tremblante, elle le rejoint. Pendant de longues minutes, il la regarde. Sans rien dire. Interminable. Il la fixe, il pénètre son âme.

- Dis-moi, d'où viens-tu?, demande-t-il enfin.
- Je suis née du Soleil aujourd'hui même.
- Et comment es-tu arrivée jusqu'ici?
- Je me suis éveillée sur la plage.

Le sorcier la scrute encore plus profondément. Descend dans la nuit. Ses mains se posent sur les yeux de Solange. On dirait qu'elles cherchent un trésor enfoui ou oublié. Comme si elles avaient le pouvoir de tout découvrir.

- Tu ne viens pas du Soleil. Dis-moi, d'où viens-tu?

Cette fois, la voix se fait insistante, presque menaçante. Pourquoi demander cela? Et ce regard qui s'enfonce toujours plus loin à l'intérieur. A

vous donner des frissons. Que répondre? Il ne croit pas à la vérité. Mieux vaut une réponse évasive.

- Je ne sais pas d'où je viens. Je me rappelle la noirceur, comme si la vie s'était perdue quelque part. Puis, je me suis éveillée sur la plage.

Le vieux sorcier sourit.

- Que veux-tu? Où vas-tu?

Solange se lève, approche ses mains du feu et tente de comprendre. Que veut-elle? Où va-t-elle? Des questions qui reviennent comme le tam-tam. Le vieil homme la regarde toujours. Transparente. Elle a le sentiment intime qu'elle peut tout lui dire. Cristal. Tout lui demander. Malgré sa peur.

- Je ne sais pas ce que je veux, ni où je vais. Mais je sais. Je suis l'enfant du Soleil. Aujourd'hui j'ai dominé l'eau. Suis entrée dans le Lac. Jamais feu n'a pu soumettre l'eau. Moi, femme-Soleil, j'ai réussi. Si personne n'était intervenu, je...

- Tu te serais noyée, pauvre enfant, interrompt le sorcier.

- Non. J'aurais régné sur l'eau et mon père serait fier de moi.

- Tu n'es pas l'enfant du Soleil. Que cherches-tu à atteindre sinon toi-même? Mets ta main dans le feu.

Solange ne comprend pas. Mettre sa main au-dessus des bûches brûlantes? Dans ces flammes qui s'élancent dans la nuit? Après tout, il est peut-être malade cet homme!

- Mets ta main dans le feu, ordonne-t-il encore.

- Je ne veux pas.

- Fais-le. Nous verrons alors si tu es vraiment l'enfant du Soleil. Le feu ne peut se brûler contre le feu.

Interdite, Solange ne bouge pas. Le vieux sorcier lui prend brusquement la main et la pose sur le feu. Un cri dans la nuit. Atroce. Douleur déchirante.

Bien qu'elle ait retiré sa main presque aussitôt, Solange voit très bien la brûlure. Comment est-ce possible? Née de l'astre immortel, se brûler? Soleil incarné, femme de feu... se consumer?

Comme une source prend racine au sommet d'une montagne, des larmes perlent de ses yeux. Doucement elle coulent le long de ses joues et se perdent au bord de ses lèvres. Une femme-Soleil ne peut pas pleurer. Non. C'est impossible. Jamais le feu n'a versé de larmes.

- Je ne veux pas pleurer. Ma vie s'éteint. Je suis Soleil. Je suis feu! Je...

- Tu n'es pas celle que tu crois. J'ai lu en toi. Cette vie qui meurt en toi doit disparaître pour laisser place à la nouvelle. Chaque mort est une

épreuve. Il faut mourir souvent pour apprendre à vivre. Les mots que je te dis sont ceux que ton coeur, perdu au fond de toi, veut entendre. Je ne suis qu'une image de tes désirs.

Solange cesse de pleurer. Elle pressent un monde en elle. Des visages s'entrechoquent dans sa tête comme des éclairs battant la nuit. Elle entrevoit l'avenir par fragments. La peur s'insinue en elle en même temps que la folie prend racine.

Mais le vieil homme continue: "Je vois de grandes épreuves devant toi. Tu cours vers ton passé. Prends garde de ne pas tomber dans le piège. Descends au fond de ton coeur et va chercher tes réponses. Lutte contre le mal qui t'habite, apprends tout de lui. Ne le fuis jamais. Va jusqu'au fond de toi-même chercher tes racines pour mieux t'élancer vers le Soleil. Lorsque le moment de naître de nouveau sera venu, il te faudra beaucoup de force. Désormais, tu seras seule. La route sera longue et pénible. Demain tu partiras. Tu n'as plus rien à apprendre ici. Suis ton instinct. Ta lumière intérieure."

Sur ces mots, le devin disparaît, laissant Solange seule près du feu. Toute la nuit, elle fixe les flammes pour oublier les étranges paroles, pour s'étourdir l'esprit et ne plus penser. Mais un chant de feu monte dans sa gorge:

"Des ailes au ciel

Bondir, bondir vers mon Soleil

Soleil blanc, Soleil jaune
Soleil rouge et Soleil noir
Je t'invente une danse
Celle du diable, celle des saints
Celle des fous..."

X X X

Moi aussi, je suis magicienne. J'ai le pouvoir de modeler mes rêves. Je prends le dernier rêve blanc de mon enfance. Le seul encore ivre de liberté. Les autres sont tous noirs, tachés par la mort. De mes mains, je le façonne comme de la pâte à modeler. Je taille un crâne, un bec pointu, des joues, une crête; mes ongles sont des ciseaux de sculpteur. Sur le corps de ce rêve, je modèle des ailes souples mais fortes. Je dessine chaque plume avec minutie.

Mes doigts font office de râpe et c'est ainsi que le plumage de cet oiseau prend allure de flammes blanches qui ondulent sous le souffle de la vie

Oiseau blanc magique, emporte-moi sur ton dos jusqu'aux portes du Soleil blanc. Je n'ai que faire maintenant du feu rouge puisqu'il m'est impossible de me fusionner avec lui.

Je t'enfourche et m'accroche à ta crête. Vole, vole, bel oiseau, vers la lumière. A toute vitesse. Vers un pays lointain où je trouverai enfin la

tendresse et l'amour. Une contrée où le feu est blanc, où les éclairs sont des rayons blancs, où la terre même a pâli.

Voilà, nous y sommes. Le royaume de la lumière. Reprends ta liberté, oiseau magique. C'est seule que je veux parcourir ce monde. C'est dans la solitude que je dois découvrir les secrets du blanc. Laisse-moi entreprendre ce périple sans ton aide. Je t'appellerai lorsque j'aurai besoin de toi.

Le Soleil est à peine levé que déjà elle s'enfonce dans les terres, sans trop savoir vers quoi elle marche. Une tunique blanche sur son corps, elle apparaît à midi aux portes du désert. Un fantôme en plein Soleil.

Vent de sable qui pique les narines. La poussière dorée qui colle à la peau. On dirait une statue vivante qu'on aurait oubliée au milieu du désert. Celui-ci semble bien s'étendre jusqu'aux portes de l'éternité. Aucune végétation à l'horizon, pas même un cactus. La vie s'est perdue ici, il y a très longtemps. Comme une femme épuisée, elle a dû s'étendre sur le sol. Puis, elle s'est ensablée pour dormir un peu. Et le temps a passé. Elle a dû oublier de s'éveiller. Et le désert a fait son oeuvre. Et maintenant enterrée sous des mètres de sable jaune, sans eau et sans Soleil depuis trop longtemps, la vie se meurt. Et personne n'y peut rien.

Solange a pris soin d'apporter quelques réserves d'eau et de provisions. Elle sent le désert sous ses pieds comme s'il se trouvait quelque part à l'intérieur même de son âme. Il la prend et l'envoûte comme un amant mystérieux et jaloux. Il la soulève et l'emporte dans son lit moelleux. La couvre de baisers brûlants et passionnés. Lui murmure à l'oreille des mots interdits. La couvre d'or et la parfume d'une sueur frénétique. Il se colle

contre sa peau et l'enveloppe de magie. Elle est à lui et il est à elle. Ils sont deux mais ils ne font plus qu'un. Le désert est Solange.

Son corps et ses cheveux se fondent avec le décor. Elle est une dune balayée et renversée continuellement au gré du simoun. Elle siffle et hurle comme lui. Elle est cette rafale qui fouette le sable. Elle est le désert.

Et pourtant, la peur grandit... L'angoisse de l'inconnu..

Retourner vers le Lac? Impossible. Sans savoir pourquoi. Le besoin impérieux d'aller de l'avant dans cette entreprise. Y laisserai ma peau s'il le faut mais ne retournerai pas d'où je viens avant d'avoir vu. La morte-vivante marche vers son passé avec toute la fougue de l'amoureuse et toute la détresse de l'enfant déjà morte qui ne veut pourtant pas mourir.

Chaque pas la rapproche d'un absolu dont elle se nourrit depuis toujours. Elle boit les rayons du Soleil comme s'ils pouvaient enfin réchauffer son coeur. Comme si par magie, tout pouvait s'effacer et recommencer.

Marcher sans peur ni hâte. Comme le destin lorsqu'il vous prend la main. Ne pas me retourner. Traîner tous mes morts derrière moi. Les planter au coeur du désert. J'attrape le cadavre de mon enfance. Il est si petit mais si lourd. Je creuse avec mes mains. Le sable se dérobe. J'enfouis ce corps noir à fleur de sable. Je l'arrose de mes larmes. Une tige en sort et pousse

rapidement. Sur le bouton, une larme de rosée. Voilà qu'une rose s'épanouit et s'ouvre... Toute noire comme l'enfance. Abandonnée au milieu de nulle part, au gré des vents et du sable. Des épines plantées autour de la tige comme les couteaux de mes révoltes autour de mon corps.

Tous mes morts, personnages, objets, souvenirs, jouets, sont derrière moi. Parmi eux, je choisis une petite boîte ronde. Elle est bien fermée. Cette boîte, c'est comme une porte sur l'autre monde. Je n'aurais qu'à l'ouvrir pour retrouver ma chambre capitonnée de l'institut psychiatrique. Je n'aurais qu'à soulever le couvercle de la boîte pour que le noir et la méchanceté m'attaquent et me salissent.

Je n'ai qu'un geste à faire pour retrouver la "réalité", comme ils disent. Mais aujourd'hui, je romps avec ce monde. Aujourd'hui est un jour nouveau. J'entre définitivement dans le monde merveilleux de la lumière et du Soleil blanc. Aujourd'hui, je fais le vœu de toujours y rester.

Alors je creuse énergiquement un trou aussi profond que possible. J'y dépose la ronde boîte et le sable l'enterre très vite. Afin qu'elle ne refasse jamais surface.

J'oublie tout de suite le lieu, ne reviendrai jamais chercher la boîte parce que la terre est ronde et je le sais les montagnes tomberont dessus et l'écraseront je ne serai plus là ici gît un monde que je renie je m'enfuis je

suis déjà partie feu feu feu joli feu ta lumière m'éblouit souvenirs éclairs déchirants blessure ouverte...

Je marche vers mon père. Finirai bien par découvrir le pourquoi de toutes choses. Soleil, je t'admire. Depuis toujours. Me suis brûlé les yeux à te contempler, à te pleurer aussi. Ai tant espéré que tu me couvres de chaleur. Tu n'as pas su faire grandir l'enfant que j'étais. L'as écrasé sous la puissance de ton indifférence. Aurais adoré devenir rayon de Soleil. Aurais alors parcouru le monde entier à la recherche d'une larme d'enfant à sécher. Moi, j'aurais réussi là où tu as échoué.

Aurais préservé dans un instant d'éternité le bonheur de l'enfance. L'aurais abreuvé et nourri de tendresse et d'amour. J'aurais tant aimé avoir ta puissance.

Mes pas s'enfoncent toujours plus loin dans ton royaume. Dénudé. Ai toujours cru que le monde t'appartenait. Je rêvais souvent à ce royaume. J'en étais la déesse. On me promenait en plein jour. J'avais une couronne scintillante. Des pépites d'or dans mes cheveux et mon corps bronzé chantait ta victoire... Ai attendu ce jour. Depuis toujours, il me semble. Attends encore. Malgré tout.

Désire m'engouffrer au fond du Soleil et faire éclater la vie. Danser avec toi jusqu'au crépuscule. Puis, m'enfuir, étoile filante au milieu d'une rose nuit d'été. Attendre impatiente ton retour... Je serais feu de joie brûlant le désespoir. Les yeux pétillants sans souvenirs sombres. Mais m'as toujours

refusé ce rêve... Aurait mieux valu pour moi de ne pas naître.

Pourtant, j'aurais tellement voulu de cette enfance douveteuse dont ma mère me parlait. Aurais voulu vivre en son temps. Courir derrière elle dans les champs de blé, fouettée par les longues tiges dorées. Me laisser caresser comme elle par le vent traversant la plaine. Me laisser bercer en elle au fond d'un canot, au gré du temps. Ecouter le clapotis des vaguelettes et humer profondément le sel de mer. T'aurais rencontré avant même d'exister... Imagine... Aurais remplacé ma mère. Soleil contre Soleil nous aurions...

Non. Impossible. Aurais plutôt voulu de cette enfance saine qui alimente les souvenirs, qui fait pleurer les vieilles gens. Une enfance d'amour et de liberté. Dois remonter le temps pour la trouver. Me faudrait reculer jusqu'à ma grand-mère, encore plus loin. Rechercher dans la mémoire de toutes les mères qui m'ont enfantée un souvenir de douceur et d'arc-en-ciel. Quelqu'un a sûrement déjà vécu ce bonheur. L'enfance doit-elle toujours sombrer dans les vagues noires de l'oubli? Ne peut-elle pas survivre au temps? Ai beau m'enfoncer toujours plus loin dans les mémoires... Me retrouve dans les souvenirs de la première mère. Elle n'a pas eu d'enfance... Non. Impossible.

Aurais tellement désiré connaître et partager l'intimité de ton âme. N'as pu combler tous mes désirs d'enfant. M'as volé mon enfance. Me l'as arrachée sournoisement, laissant la honte s'installer au plus creux de moi...

Soleil, Soleil! Désert insurmontable de mes angoisses! Quand donc réchaufferas-tu mon coeur? Mourrai-je sans jamais avoir connu ton amour?

Je marche, je marche vers mon passé. Douloureusement. Et cette chaleur m'assomme. Ne comprends-tu pas que ce dont j'ai besoin c'est d'un Soleil dans mon âme? Pas de cette chaleur étouffante qui m'entoure de solitude. Fusion recherchée. Ton âme et la mienne. Mais as-tu une âme?

Pays perdu au fond des dunes. Bouleversement de l'ordre des choses. Langue ardente brûlée. Peau, sel de flamme. Je n'en peux plus! J'essaie d'oublier ce qui n'a jamais pu être! Me tue à vouloir tout effacer.

Deux statues au loin s'avancent vers moi. Grand-père et grand-mère, comme deux étoiles unies par toutes les pointes et pourtant si distinctes l'une de l'autre.

Deux voix en complète harmonie. L'une grave, l'autre aiguë. Me chantent une berceuse de vents d'amour. Chant aimé par-dessus tout. Deux vies retrouvées en plein Soleil. M'avaient bien dit qu'ils seraient toujours là. Malgré le temps et l'espace. N'ai pas eu à descendre chez les morts. N'ai qu'à regarder droit devant, aveuglée par la lumière. Ils sont là, bien là. Cours vers eux avec toute la joie d'une enfant. Ai retrouvé les miens.

Cours plus vite, toujours plus vite. S'éloignent de moi à la même vitesse. Mirage. Folie. Ai beau courir à perdre haleine. En vain.

Est-ce possible? Suis seule, abandonnée dans un désert immense. Et toi, Soleil, tu m'abandonnes encore. Ta couronne fait naître en moi des rêves... Me mets dans les yeux des espoirs de bonheur. Me les arraches lorsque j'y touche presque. Tu restes là, immobile.. Me regardes me dessécher. N'ai même plus la force de pleurer. Pourquoi m'abandonnes-tu? Qu'ai-je donc fait pour mériter ton indifférence?

Me meurs d'amour à tes pieds. J'aimerais te transformer en oiseau. Je m'accrocherais à tes flammes. M'envolerais avec toi vers des espaces interdits. Défierais le temps, l'espace et les Dieux pour t'apprendre à m'aimer. Mais ma magie n'est pas aussi puissante que la tienne.

Je plonge encore plus loin. La pente est abrupte. Je dévale les dunes de mes souffrances sans les voir; je les connais par coeur. Tu me pousses, Soleil, mon père, encore plus loin.

Et pourtant, tu ignores la haine qui gronde en moi. Ma force t'est encore inconnue. Je refuse de mourir dans ton royaume. Comme un trophée de chasse accroché au grand jour. Toute ma vie, l'ai consacrée à t'aimer. Sans retour. Sens unique. Désormais je te hais.

Descendre plus creux en moi. Quitter le désert. Au plus vite. Avant de mourir. Fermer les yeux. Rêver de liberté. Rêver d'amour...

Prisonnière d'un tourbillon magique. Je m'engouffre plus loin dans mon vide. Tout tourne. Verrai-je un jour la fin de mes angoisses? Etourdie. Par la vitesse qui me grise. Dégringole toujours. Plus loin. Atterrirai bien quelque part. Vertige. Tombe de si haut. Ne semble jamais vouloir finir. Deviens spirale moi aussi. Je traîne encore plusieurs morts. S'enroulent autour de mon corps comme un serpent noir et m'étranglent. Je suis un ressort trop serré. Rebondirai à la première occasion. Et les yeux s'enfoncent au fond de ma tête. Sont encore pleins de Soleil.

Soleil, va-t-en. Ai assez espéré de toi. Sans rien recevoir d'autre que le délire, les mirages et la soif. M'as tuée petit à petit. N'as

Alors, je te renie aussi. Désormais, l'eau sera ma joie et mon orgueil. Elle, comme une vraie mère, éteindra ma soif d'amour et de liberté. Elle m'emportera sur ses rivières profondes; j'y ferai mon lit. Au gré de ses vagues, je dévalerai les collines, me laisserai bercer par les fleuves et rejoindrai la mer dans une danse de joie.

Alors, Soleil, mon père, ton emprise sur moi cessera. Serai enfin libre. M'appartiendrai. A travers toi, ai cherché le sens de toutes choses, non-sens. Tu es mort maintenant. N'existes plus. Aujourd'hui le ciel se couvre plus de jaune pour Solange que du gris que je broie la fête est finie et l'enfer aussi une cérémonie d'adieu au Soleil il faut chanter la mort il court il court le Soleil ira se perdre au fond d'un abîme explosion nucléaire ou solaire c'est pareil plus de rouge pour Solange il m'a volé mon enfance moi j'irai me cacher dernier refuge sans retour adieu les vautours ai perdu la route du Soleil faux
 ↪ Soleil faux père dérapage et embardée au coeur de l'enfer les yeux s'enfoncent plus creux dans la tête création invention jeux de fous jeux des aïeux inventer pour survivre imaginer pour revivre...

Fermer les yeux. Retrouver ma mère. Je la vois, elle, l'océan de larmes. Sa peine est un fleuve éternel où elle puise sa tristesse. Ses marées sont des vagues de douleur qui viennent se perdre à mes pieds. J'étouffe. Suis incapable de reprendre mon souffle entre deux marées. Aurais tellement voulu de ses bonheurs. Elle me brise dans ses silences.

Aurais désiré être enfantée dans son ventre comme tous les enfants. Dans un ventre chaud et humide. Un ventre douveteux de tendresse et d'amour. Mais elle ne m'a jamais portée. Elle aurait dû me bercer au plus profond de son lit et j'aurais alors été enfant de sa chair. Si elle ne voulait pas de moi, elle aurait dû me laisser bien au sec sur un rayon de Soleil et j'aurais alors été enfant du Soleil. Non, elle m'a plutôt laissée seule sur le rivage. Dans un trou entre deux rochers qu'elle inondait quelques heures par jour. Alors je ne

suis ni enfant de ma mère, ni enfant de mon père. Je suis d'une race intermédiaire, d'une race inconnue.

Mère, pourquoi as-tu fait cela? Était-ce pour me montrer tout ce que je n'aurais jamais? Ni la douceur de tes flots, ni la chaleur du Soleil. Mère, quand pourras-tu donc m'aimer? Tes larmes coulent encore sur mes joues. M'ont fait vieillir si vite. Tu m'as volé mon enfance toi aussi.

Je te réinvente plus belle et plus profonde pour que tu puisses enfin m'aimer. Très douce. Très calme. Je m'invente une forêt magique avec des arbres vivants et des lacs bienveillants. Ils iront se fondre dans un ciel bleu sans Soleil. Je forge une source. Elle coule à mes pieds. Elle rit et pleure, je lui donne la vie. Bordée par des roches volcaniques, elle bout d'impatience. Elle attend que je boive. Je sirote l'eau fraîche comme ma vie: avec respect. Avec hâte aussi.

Cette forêt enracinée dans la terre ferme est immortelle et immuable. Elle prend soin de tous les êtres qui la peuplent comme une vraie mère. Les oiseaux viendront y faire leurs nids. Y verront le vent caresser ses cheveux. Cheveux verts des feuilles d'été qui ondulent au gré du vent, au gré des arbres. Quand ma forêt secoue la tête, des milliers d'arbres suivent son mouvement. Quand elle court le long de l'océan, les feuilles courent aussi derrière elle en une chevelure sans fin.

Ses yeux sont deux immenses lacs d'eau douce où elle berce ses enfants quand ils sont tristes. Ici, l'ordre des choses est magique. Ma forêt ne pleure

jamais. Dans ses yeux tous peuvent contempler la richesse de son coeur. Des milliers de poissons y vivent en harmonie.

Tous les animaux de la terre viennent se réfugier au milieu de sa clairière. Là où il fait si doux s'aimer. Son coeur bat pour eux. Et eux vivent pour elle. Son ventre est un tapis de mousse, un lit douveteux qui renferme tous les trésors de la vie. C'est une forêt merveilleuse où deux montagnes allaitent ses enfants. Deux sommets arrondis, tout blancs comme deux ballons, un pour le jeu, l'autre pour la tendresse. Une neige laiteuse assure l'éternité de l'enfance à qui s'en nourrit.

Ma forêt est un hamac entre deux chênes. Elle est une oasis où le temps s'arrête. Elle est un monde à elle seule. Ma forêt a mille lacs. Comme des gouttes de pluie sur sa peau soyeuse.

Je bois à la source. Je sirote la vie qui m'est offerte. Le Soleil n'existe plus. Chaque jour, les nuages gonflés d'eau s'avancent un peu plus dans le ciel. Ils sont accueillis avec délice. Je suis au coeur de la forêt vierge. M'enivre des ses odeurs de fougères. Me parfume de ses fleurs sauvages. Je cueille des coptides, petits diamants qu'on a laissés tomber sur les feuilles vertes dans l'ombre des sous-bois. Je me roule sur un tapis de muguet. Je sens le printemps. Cette nuit, j'irai chercher dans les fourrés des fleurs de lune. Me laisserai envoûter par leur parfum. J'y ferai mon lit. Et m'endormirai doucement bien à l'abri dans ma forêt.

Ici, j'apprends la douceur de panser mes blessures dans la tendresse. La pluie tombe enfin. Douceur sur ma peau. L'eau lave toute ma détresse, calme toute ma colère. Je me laisse bercer en son ventre. Insouciance. Je retrouve un peu de mon passé. Pas le vrai. Mais celui que j'ai toujours désiré, toujours imaginé.

Je cours enfin libre dans ma forêt. Mais soudain, elle se métamorphose. Et le rêve que je m'étais construit devient cauchemar. Les arbres se transforment en squelettes et m'attaquent. C'est toi, ma mère océan, qui pratiques la sorcellerie. Le rêve est fini. Me faufile entre tes os. Je traîne tous mes morts. Tous les tiens aussi. S'accrochent à moi comme des sangsues. Mon héritage. Ils sont tous bien vivants, ces morts. Souvenirs noirs de toi et de lui. Enterrés depuis si longtemps au fond de mon âme. Les croyais brûlés ou noyés par mes colères et mes peines. Mais non. Ils reviennent à la charge tout comme les arbres. Magie noire. Je cours à perdre haleine. Je plonge dans cet océan sans fond qu'est ton coeur. Verrai bien si je dois m'y perdre ou m'y sauver. Les squelettes sautent aussi. Deviennent algues. Filaments et membranes s'accrochent à moi. Je coule et m'endors. Et toi, lasse de ce jeu, tu me rejettes sur la rive. Je respire difficilement. Le rêve est fini.

Aurais tant voulu me réfugier près de toi lorsque mon coeur se serrait. Mais le tien vidait toujours son trop-plein d'amertume. Aurais tant voulu m'endormir dans tes profondeurs à l'abri de la tempête. Jamais trouvées. J'aurais traversé mille torrents pour te rejoindre au fond de ton coeur. Où

étais-tu? Aurions pu trouver asile l'une dans l'autre.

Je suis un animal qui ne sait manger et qui meurt de faim. J'ai soif mais ne sais pas boire. Je cours sans savoir marcher. Trébuche sur tes regrets. Regarde-moi. Je me meurs chaque jour sans savoir mourir

Tu aurais dû m'apprendre à mourir si tu ne pouvais m'apprendre à vivre.

Je te hais. Car je me perds en toi. Et je t'admire. Car après chaque tempête, tu reprenais la vie entre tes mains. Lui redonnais un souffle d'espoir. N'as jamais abandonné. Pour lui.

Et pourtant, je restais là, les pieds plantés dans l'eau. J'attendais ton sourire, un seul sourire. Uniquement pour moi. Attends toujours. Chaque fois, tu te tournais vers le Soleil, l'enlaçais jusqu'à faire rougir le ciel. Chaque fois, il sombrait au fond de toi. Suis restée si souvent sur la grève à vous regarder danser et vous aimer. Une voyeuse. Aurais tant voulu partager cet amour...

Ne me reste que la haine et la rancune au fond du coeur.

Plus aucun endroit au sec. Le vrai déluge. Les torrents gonflés d'animaux imprudents, d'arbustes et de vase dévalent les collines à toute allure. Pas moyen de boire à la source. L'eau lave tout ce qu'elle rencontre. La pluie tombe à gros clous sans répit, avec haine presque. Des éclairs secouent constamment le ciel. Rien d'autre à faire qu'attendre.

Solange, accroupie sous un arbre, ne comprend pas. Existe-t-il un endroit au monde conçu pour elle? Au-delà de la réalité peut-être? Mais où commence la réalité? Où finit-elle? Elle avait bien cherché quelqu'un, un devin peut-être. Il aurait pu lui expliquer les choses. La conseiller aussi. Trop tard. La vie s'arrête et commence ici. Me sauver. Aller me cacher et m'ancrer profondément pour ne jamais revenir. Mon dernier refuge. Je refuse ce qui m'est extérieur. Je vous nie et vous rejette. Ça y est, cette fois je suis seule. Isolée au milieu d'un océan hostile. Dans l'obscurité.

Que faire? Fuir encore? Fermer les yeux et se retrouver dans une maison, près d'un feu apprivoisé, au milieu d'une vallée? Fuir un monde, en réinventer un autre, puis un autre jusqu'à l'infini? Jusqu'à la mort?

Fuir son propre monde? Facile de jouer ce jeu. Trop facile. Sans résultat. Alors? Plus difficile de trouver sa propre réalité, sa propre identité. Solange, Solange, que cherches-tu sinon toi-même?

Au fond du coeur, de l'âme, de la vie, elle cherche, aime et hait.

Soleil, mon père, mon seul amour. Toi que je chéris plus que tout autre. Toi que je hais pour m'avoir abandonnée. Toi qui m'a donné la vie et a voulu me l'enlever. Toi, mon père, aide-moi à me retrouver. Qui suis-je?

Je suis un volcan éteint depuis toujours. Plus rien d'autre que de vieilles cendres qu'on jette sur la terre. Je suis morte depuis trop longtemps. Ils m'ont tout pris. Mes espoirs, mes rêves, ma joie et mes rires. C'est ce monde qui m'a tout pris. Ils m'ont tuée et m'ont laissée là debout au milieu de nulle part, les yeux tournés vers l'intérieur. M'ont permis d'aller jusqu'au fond de moi. Savaient qu'il ne restait que des cendres. J'avais autrefois la puissance de mille dragons. Les ont tués un par un. N'ai rien fait pour les empêcher. Ne savais pas me défendre contre leurs lois implacables. Les ai laissés m'arracher ma richesse. Sont si sournois. Ils, c'est toi, elle et les autres.

Soleil noir, Soleil blanc rêve éteint au coeur de l'hiver le foyer brûle la maison aussi des cendres partout sur mes genoux je crie la terre apocalypse cavaliers noirs aux ombres rouges folie désert des tourments la mort entre par la porte de feu à l'aide au feu rien ne bouge et les montures s'activent

poursuivent les cadavres déjà trop pleins de Soleil pour les tuer encore et encore. Et les cadavres sont de petits enfants enfermés dans de grands corps ils trébuchent encore et encore mais les cavaliers noirs, de grands corps sans âme, s'acharnent sur eux jusqu'à l'épuisement l'enfance meurtrie résiste désespérément cherche la mer et ne la trouve pas. Les cavaliers de l'Apocalypse c'est toi, elle et les autres...

Et toi, ma mère ma rivale, mon amour. J'aurais tant aimé te comprendre. Toi que j'ai toujours craint. Tes larmes me remplissaient de douleur face à l'avenir. Elles ont éteint tant de feux de joie, tant d'étincelles d'amour naissant. Toi, mer, qui aimais tant me bercer dans ta tristesse. Ai grandi sur les rives de tes vagues, de tes tempêtes. Ai dû vivre tes tourments. Ai cherché le fond de ton âme et me suis heurtée à tes récifs. Me suis cherchée à travers toi. Me suis perdue en toi.

Aujourd'hui, mes larmes se joignent aux tiennes. Dis-moi, toi, mer que j'aime tant malgré cette haine qui ronge mon coeur, dis-moi, qui suis-je si je ne suis ni lui ni toi?

Mer des vents des tourments a volé mon enfance avec un couteau de larmes planté dans mon coeur a barré la route du Soleil avant même de la découvrir la blessure encore ouverte par la force des torrents coulent dans mes veines à toute vitesse inondent mon coeur sans coeur des rivières de haine longent mes côtes et je sursaute au son de ta voix et je m'évade au fond de moi j'entends encore ton appel déchirant mon âme se fend se brise contre les récifs je suis déjà morte laissez-moi mourir j'aurai alors un oiseau dans

les bras mes doigts salis par le sang tomberont un à un dans les larmes et la tristesse empliront mon cadavre de terre et de feu de vent et d'eau.

Je suis un torrent à sec. N'ai plus la force de combattre. Ne l'ai jamais vraiment eue. N'ai pas la puissance de tout détruire sur mon passage. Ne suis que poussière à flanc de montagne.

Ne possède rien de ce qui fait votre force. Ne peux enflammer d'un seul regard, ni exploser devant l'ennemi, ne peux brûler les chaînes qui m'entourent, ni rien réduire en cendres.

Suis incapable de jaillir au milieu d'un désert ou d'un champ desséché. Ne peux dévaler la montagne et la meurtrir comme un torrent. Ne peux inonder leur monde et les engloutir. Ne suis ni feu, ni flamme pas plus que geyser, torrent ou fleuve.

Ne suis qu'un volcan éteint depuis toujours. M'accroche au passé comme à une bouée de sauvetage. Veux tellement renaître par la mémoire. La flamme ranimera le feu de joie ou le brûlera volcan plat sans beauté sans magie volcan prisonnier sous terre comme un mort enterré six pieds sous terre ils ont piétiné mon enfance comme on rase un volcan elle est toujours là mais tachée de sang et de mort qu'un cavalier armé d'insouciance et d'indifférence monté sur un cheval maigre et déjà mort a frappé sept fois à la porte qui se croyait de feu ou d'eau mais qui n'était ni l'un ni l'autre l'enfance est morte-vivante sans personne pour la consoler elle voulait ouvrir la route du Soleil s'est brûlé les yeux et les mains ne reste que les bras les jambes et le corps

et la tête qui pense sans arrêt à ce qui aurait dû être mais n'a pas été rêver d'un oiseau aux ailes ondulantes et la vie reprend malgré la mort de l'âme ce qui est encore pire que la mort l'étincelle c'est la vie naissant dans l'eau qui veut grandir en dehors impossible à trouver sauf aux portes de la folie ou de la lucidité. Cherche la vie au creux de la mort. Attends le souvenir à la porte de l'oubli

Emportée trop loin au fond de moi-même. Me suis perdue dans mes désirs, me suis enroulée dans mes peurs. Que reste-t-il de moi? Soleil noyé. Rêver d'être un Soleil et se voir engloutie sous les flots de la mer amertume et regrets essayer de faire un feu de joie dans une rivière et la rivière ne veut jamais elle mange tout le feu et les Soleils n'offrent plus le reflet de ce qui a été mais qui n'est plus enfance volée massacrée reste un corps abruti et perdu qui flotte à la dérive sur un océan trop grand pour lui. **Non! Ne veux pas mourir dans ce pays abandonné!**

Suis allée trop loin pour remonter maintenant. En mourrais sûrement. Dois continuer désormais. Ne peux plus reculer. Votre monde me fait horreur. Dois le réinventer. Vous m'avez laissée sans arme sur le champ de bataille. Me forgerai les miennes. Un couteau de larmes et de haine. Un bouclier de mes peurs et des vôtres. Vous reflèterai votre propre déchéance. Ne verrez plus dans mes yeux le miroir de votre puissance mais celui de vos faiblesses. Je vous renie pour le vide infini dans mon coeur, pour la nuit profonde qui me trouble et m'habite depuis... Vous, complices de vos semblables, avez volé mon enfance.

Alors, sans regrets, malgré la haine et l'amour qui me déchire, je plante la hache dans vos coeurs. J'arrache tout souvenir de votre existence. Je suis insensible à vos cris, indifférente à vos larmes car je n'ai jamais appris à écouter et à consoler. Suis sans pitié car ne m'avez pas appris à aimer.

Je vous assassine. Je vous crache mon nom au visage car c'est vous qui me l'avez donné. Je tue cette Solange qui tient la vie de vous. Désormais mon nom est je.

J'entreprends un voyage périlleux au centre de la terre. Verrai bien si la vie existe. Je descends les escaliers lentement mais avec détermination. Il y a au moins mille marches. Des marches en roche dure et grise. Des marches froides comme la mort. Des marches à l'arôme de glaïeul. Ce sont les marches de mon caveau funéraire. Car le sorcier l'a dit: il faut mourir souvent pour apprendre à vivre.

Tout en bas, j'aperçois une large porte en chêne. Je n'ai pas peur. Je suis calme. Il y a si longtemps qu'une partie de moi est morte que je sais déjà ce qui m'attend. Aujourd'hui, je vais me délivrer de mon passé.

Me voici devant la porte. Elle est toute sculptée de dessins d'enfants. Je les reconnais, ce sont les miens. Celui-ci représente une maison sans fenêtre et sans porte. Pas de cheminée non plus. Tout est noir et gris. Pas une touche de couleur sur les autres dessins. Que du noir et du gris. Je les

regarde sans rien dire. D'ailleurs, il n'y a plus rien à dire. Tout à oublier.

J'ouvre la porte. De l'autre côté, à peine un pas à faire pour tomber dans le gouffre. Il n'y a pas d'escalier ni de couloir vers l'autre monde: seulement un précipice sans fond, il me semble. Un trou noir comme au début du monde ou peut-être à la fin. Je me retourne pour la première fois. Derrière, tous mes morts et les vôtres, ils sont là à me regarder, debout, nus et frissonnants. Se demandent bien si cette fois c'est la bonne ou si je les reprendrai en sortant. Ils ne savent pas encore qu'ils mourront une centième fois. La dernière.

Tout est sombre. Les visages noirs de mes morts. Les cadavres gris de mon père et ma mère. Pourtant, ils sont tous là à me retenir. S'agrippent à mes rêves, plantent leurs ongles noirs dans ma peau. Déchirent mes muscles pour m'empêcher d'aller plus loin. Essaient de retenir mon regard. Il est trop tard. Je me libère enfin de votre emprise. Je fais face à mon destin. J'avance d'un pas. Je suis au bord du gouffre. La terre descend à pic et quelques arbres s'accrochent aux parois de la falaise comme des couteaux dentelés plantés dans la peau de la terre. Eaux et feux ont cédé la place afin que j'immortalise ma propre vie. Je n'ai pas le vertige, seulement la conscience de mes gestes. Je fléchis les genoux. Impulsion puissante. Je m'élançe vers le vide et je plonge dans le gouffre de mon silence.

C'est une descente en piqué. Pourtant, je vis cette chute au ralenti. Comme une lente reprise d'un vieux film. Et je me regarde. Comète à la dérive. Pourrais bien m'accrocher à un nuage d'écume. Préfère attaquer de front. Continue à défoncer le temps, à abolir l'espace. Folie plein le corps.

Sur mon passage, j'arrache toute vie, souvenir par souvenir. Sur les bords escarpés de ce gouffre se dressent des parcelles de mon enfance. Cette poupée aux cheveux de laine jaune, je l'arrache et la déchiquette avec mes crocs. Car mon corps se transforme dévient la bête aux oreilles pointues toutes rouges de flammes de haine et le nez museau qui s'avance sent le danger la souffrance de partout et la gueule aux longues dents incisives se veut méchante et brûlante de rage sage enfant renferme un monstre de feu aux larmes de fer flèches à pic sifflement ricoche sur une poupée et cette robe portée le jour on m'a volé mon enfance falariaque décochée sur des chimères et la promenade à la campagne couteau de larmes et de haine ne peuvent plus m'atteindre au fond de ma nuit cette violence qui m'habite la vomis sur la dure pierre grise.

Meurt-on toujours dans l'angoisse et la peur?

Vision ralentie. Je tombe dans un gouffre insondable. Y laisse ma chair, signe de délivrance. Et je crie et je ris. La fauve hurlante accroche un bras aux sapins gris. Arbres rouges au couchant. Je suspends rugissant mes jambes aux cîmes. Fleurs sanglantes dans l'abîme. Mon corps est une guirlande que je pends pour la fête de la mort, pour la fête de l'oubli. Mes crocs sont des franges rouge vif qui traînent le long des flancs noirs. Trainée de sang sur la mort, oiseau rouge, la bête hurle.

Ne reste que la tête et le tronc. Descente en tonneau. Un pinceau écarlate qui peint une fresque gigantesque. Une mosaïque de rêves qui enjolive le lieu sacré de ma mort. L'histoire sacrée de la violence rouge qui me laboure le coeur.

Vision accélérée. Comme si le film se dépêchait d'arriver au dénouement. Je suis une bombe qu'on jette au milieu de nulle part... du fer et du sang transperçant le vide et le cri aigü de ma voix les yeux arrachés par la douleur deux orbites en orbite autour du vide ne reste plus de mot ne reste plus de temps la fuite au plus profond de moi-même m'y cache pour périr, m'y abrite pour renaître enfin.

Et je m'écrase sur un récif comme une bombe larguée dans un baril de poudre barbare qui tombe dans la gueule d'une guerre grise et banale un bouquet blindé de barbelé dégât dégoût...

Je suis redevenue une âme, comme avant ma conception. J'ai toute la puissance du possible devant moi. Ma volonté est ma force. J'ai le pouvoir de tout recommencer, de tout réinventer. Et je flotte dans les airs au gré de mes fantaisies. Je suis transparente comme le vent, libre comme l'air.

J'appelle l'oiseau blanc et vole à sa rencontre. Il s'amène à grands coups d'ailes comme un rêve de liberté qui prend son essor. Cet oiseau appartient au monde des âmes, car toutes les âmes retournent vers l'enfance. Il me voit et se laisse mener par le vent, fil électrisé par la lumière.

Et le jeu commence. Voici que se danse un tango bien particulier entre une âme et un oiseau blanc. Ils se croisent et se défilent sous le regard complice du vent. Ils se touchent et s'apprivoisent comme de jeunes amoureux. Le ciel et l'univers sont leur piste de danse. La danseuse est vêtue d'une robe de nuage blanc qu'elle balance pour conquérir son partenaire, tout en flammes, rêves d'enfance.

Grisés par la puissance de leur désir, ils ne voient pas le monde s'effacer sous leurs pas, ils ne voient pas le Soleil, les planètes et les étoiles disparaître peu à peu comme dans un rêve.

Ils n'ont rien vu. Ni la noire nuit s'évanouir dans les bras de l'aube, ni les comètes s'effriter dans un silence sifflant, ni les galaxies bleues des tourments se fondre dans le tourbillon de leur danse, ni les météores s'enrouler les uns sur les autres et éclater au loin en un feu d'artifice féérique. Ils n'ont rien vu.

Et maintenant, il n'y a plus rien. Que deux danseurs étourdis de lumière qui s'arrêtent, à bout de souffle. Tout a disparu. Ne reste que la blancheur. Il n'y a plus de nuit, plus de jour. Tout est fixé dans une clarté mystérieuse, féérique, sans source, sans but.

Le temps est venu de conclure l'union. Car la symbiose de l'âme et de l'oiseau ne peut se réaliser qu'en pleine lumière, à l'écart des planètes, des étoiles, des comètes et des galaxies. L'union doit avoir lieu dans un univers de blancheur, que rien ne vient ternir. Tout a disparu.

Ne reste que l'oiseau et moi. Seuls au monde: moi et lui. J'entre par le bec de l'oiseau comme un léger frisson de printemps. Je passe par sa gorge où j'entends résonner la voix du bonheur. Je descends jusque dans son ventre par un tunnel, et il me semble que c'est là que l'aube doit naître. Tout au fond, j'aperçois un oeuf magique. Il émane de lui une lumière intense, une pureté d'enfance. C'est comme si le Soleil s'était enfui pendant la danse pour se

réfugier dans le ventre de mon oiseau. Tout est blanc, tout est propre, tout m'attend

Je me faufile doucement dans l'oeuf, comme si j'entrais dans une église. Avec tout le respect dû au sacré, à l'éternel. J'entre dans une autre dimension, celle du temps-lumière. Le centre du monde est ici. Ici regne la vérité et la paix.

Et c'est au creux de cet oeuf que je me forge un corps. C'est ma volonté que je modèle. Dans ma mémoire, je puise un peu de vent que je m'accroche en guise de cheveux. Ils seront aussi longs que l'univers, tellement lumineux qu'on les pensera faits d'étoiles filantes.

C'est ainsi que je m'invente un nez, des oreilles, des yeux et des joues; en pigeant dans mes souvenirs de jeux d'enfants et de liberté. Mes jambes sont deux longs fleuves de lumière qui s'enfouissent soudain dans la grotte de mon ventre. Ma bouche est un vallon qui s'ouvre sur un nouveau monde. Je m'invente le corps d'une enfant de dix ans par la seule force de ma magie, par le seul élan de ma volonté.

Et l'oiseau est grossi de mes désirs et de mes rêves. C'est un dieu gonflé d'amour et d'espoir. Il s'installe dans le creux de l'univers. Ses ailes bien collées contre son corps, il expulse de son ventre un oeuf aussi gros qu'une planète. On dirait un immense ballon blanc contenant toute l'enfance et tout le possible du monde.

Et moi, la magicienne, je m'étire et me redresse. Je gratte la coquille, prononce quelques paroles secrètes et un trou se forme. Je me hisse sur mon oeuf-planète avec toute la souplesse de la jeunesse, car j'ai dix ans aujourd'hui. Et la fontaine de lumière qui jaillit du trou est ma chandelle d'anniversaire.

Je m'assois doucement, comme un rayon de lumière qui glisse sur une étoile. Je suis belle, tout de blanc vêtue telle une jeune mariée. Et mon promis, oiseau de mes rêves, s'envole majestueusement. Il bat des ailes un seul coup, et traverse l'espace sans effort. Il s'accroche au toit de l'univers, déploie ses ailes qui forment maintenant une couronne scintillante. Il est un immense Soleil blanc qui éclaire le centre du monde.

J'arrête le temps ici. Je fige l'espace maintenant. J'ai dix ans pour toujours et je savoure le spectacle grandiose de ma victoire.

La femme-fleuve

Elle est grande, immensément grande. Les deux pieds ancrés au fond du fleuve, elle ne peut plus bouger depuis longtemps. Cette femme géante est enracinée dans son enfance. Elle a grandi dans le fleuve

Quand elle était plus petite, sa tête ne dépassait pas la surface de l'eau. Elle pouvait marcher des jours de long en large sans se lasser, car elle pouvait respirer sous l'eau. Elle a passé toute sa jeunesse à jouer dans la boue du fleuve, à la retourner, à en faire des gâteaux ou des châteaux.

Petit à petit, la boue a recouvert ses pieds, puis ses chevilles. Lorsqu'elle s'en est aperçu, il était déjà trop tard. Elle avait vieilli. Elle était retenue, piégée. Son enfance avait bâti une prison de boue bien plus durable que les châteaux de cette femme. Bien plus durable à cause de son allié: le temps.

Alors la femme enracinée au milieu du fleuve s'est mise à grandir. Son corps de fillette s'est transformé en un corps de femme. Elle est devenue la femme-fleuve. Ses hanches se sont élargies tel un golfe. Son nombril est un remous joyeusement créé par le courant.

Ses seins, tout juste au niveau de la surface du fleuve, se dressent comme des rochers adorables polis par les caresses du vent. Ils semblent en équilibre entre le ciel et le fleuve. On croit parfois les voir flotter, mais la plupart du temps on dirait qu'ils sont suspendus au-dessus de l'onde par quelque miracle inexplicable.

Et pourtant, des épaules - quoique très frêles pour une géante - les soutiennent fermement au-dessus de l'eau. Des épaules tout en courbe et en grâce qui révèlent une peau satinée semblant si douce au toucher.

Des épaules délicates d'où naissent les bras, tout en longueur et en volupté. Des bras qui ondulent comme des serpents de mer, qui ensorcellent, qui peuvent tout contenir et tout donner à la fois.

Par temps gris, elle les tient tout contre son corps, posant ses mains sur son ventre. On m'a dit que les poissons venaient alors en grand nombre admirer le mouvement de ses doigts qui ressemblent étrangement à des sirènes. Mais je crois qu'ils viennent plutôt la consoler, combler le grand vide de sa vie.

Car cette femme géante plantée au beau milieu du fleuve est très triste; elle cherche l'amour. Elle cherche celui qu'elle aime depuis toujours, mais qu'elle n'a pas encore rencontré. Elle sait que le jour où elle le verra, elle le reconnaîtra. Elle sait qu'il vit quelque part et elle le cherche partout.

Les yeux de la femme-fleuve sont des phares indiquant à son amour le chemin à suivre pour venir jusqu'à elle. De jour comme de nuit, beau temps, mauvais temps, ses yeux restent ouverts et brillants.

Ses cheveux, si longs qu'ils s'étendent jusqu'à la mer, voguent avec le courant. A la racine on les croit rouges comme des flammes vives naissant sous le bois. Mais plus on s'éloigne vers la mer, plus ils changent de couleur. Ils passent du rouge au rose, du rose au jaune et du jaune au blanc. Je ne sais pas vraiment où se termine sa chevelure. Je la soupçonne de recouvrir toute la mer, car du blanc, ses cheveux passent au transparent. Ils deviennent filaments de lumière et semblent rester en suspens au-dessus de la mer.

Je ne sais ni comment, ni pourquoi. C'est un phénomène surnaturel, absolument extraordinaire, que les mots peuvent à peine décrire sans ternir la magie qui entoure ce spectacle. D'ailleurs, nul ne sait si cette femme est humaine ou divine. Si elle est humaine, elle est unique en son genre. Si elle est divine, sa détresse n'a pourtant rien de céleste.

Tous les jours et toutes les nuits, elle les passe à scruter l'horizon. Elle cherche l'amour. Elle regarde vers la forêt qui longe la rive gauche. Elle tente de voir derrière cet arbre-ci et celui-là si son amour s'y cache. Elle habite le fleuve depuis si longtemps qu'elle a vu chaque arbre grandir, chaque buisson se former. Elle connaît tous les secrets de la forêt.

Chaque printemps, elle observe les jeux amoureux des hirondelles, des écureuils et de tous les habitants de la rive gauche. A chaque fois, elle est un peu plus triste, car elle attend depuis si longtemps...

Elle fixe aussi la rive droite. Si son amour arrive par là, elle ne le verra qu'à la dernière minute, quand il sera sur le haut de la falaise. Les arbres se font plus rares à cet endroit. C'est le domaine du roc.

Mais la femme-fleuve n'en veut pas à la falaise de se dresser tout en hauteur et de s'étendre à perte de vue. Au contraire, les rochers sont un rempart contre la violence du vent. Car parfois, le vent se met en colère. Il hurle dans le ciel, il se déchaîne quelque part au loin. Il laboure le plateau naturel avec rage. Et la falaise est un paravent pour la femme-fleuve.

Il ne faut pas croire qu'elle attend sans rien faire. Elle ne peut parcourir le monde à la recherche de celui qu'elle aime: son enfance de boue l'en empêche. Mais la géante module avec sa voix des mélodies et les vagues qui frappent les rives sont des chants d'amour qui se perdent au loin. Chaque jour, les flots de sa voix résonnent contre le roc ou les arbres. Chaque soir, ils reviennent sans nouvelles de lui. Et la femme-fleuve est un peu plus triste.

Les soirs de tempête, on raconte que la femme-fleuve crie tellement fort sa détresse et son amour que les vagues se heurtent entre elles et se gonflent dix fois plus. C'est pour cela qu'au petit matin, on peut voir un arbre immense complètement déraciné s'en aller sur le fleuve comme un bateau. Ces jours-là, tous savent que l'arbre, profondément touché par la douleur de la femme, a décidé de partir à la recherche de celui qu'elle aime. Alors, l'arbre vogue jusqu'à la mer, espérant trouver l'introuvable. Aucun n'est jamais revenu.

La femme-fleuve envoie aussi des lettres passionnées de par le monde. Elle joint ses mains ensemble de sorte qu'elles peuvent contenir de l'eau du fleuve. Elle murmure des mots doux et joyeux dans ses mains puis, d'un élan, elle lève les bras au ciel et dépose dans chaque nuage un peu d'eau d'amour

Et le vent s'y met aussi. Il souffle dans toutes les directions à la fois et les nuages s'en vont par-dessus la forêt, par-delà la falaise à des endroits que la femme-fleuve ne peut même pas imaginer. Sur leur route, ils laissent tomber un peu de pluie et les gouttes d'eau sont des lettres d'amour qui couvrent le monde entier.

Et la géante attend la réponse. Chaque jour ses lettres lui reviennent par les ruisseaux et les rivières qui alimentent malgré eux sa souffrance. Ses lettres ont parcouru le monde et reviennent bredouille, sans un mot d'espoir.

Un jour, il y a bien eu un bateau qui s'est aventuré sur le fleuve. L'amoureuse pensait enfin avoir des nouvelles, mais non. La géante s'est mise en colère et l'a renversé d'une seule main. Depuis, aucun bateau ne pénètre plus ce royaume.

Et la femme-fleuve, épuisée de chercher et de ne jamais trouver, est un peu plus désespérée chaque jour. Les oiseaux ont bien survolé le monde dans l'espoir de trouver eux aussi. En vain.

Alors la géante, à bout de ressources, croit que ne viendra jamais celui qu'elle aime tant. Et elle qui n'a jamais baissé les yeux depuis qu'elle est femme les ferme aujourd'hui.

Elle est calme. Trop calme même. Ses cheveux sont un miroir où se reflètent de petits nuages blancs. Ce matin, il n'y a pas de lettres d'amour à envoyer. Ce matin, il n'y a plus de chants d'amour frappant la rive. Ce matin, il n'y a plus de phare indiquant le chemin.

Non, aujourd'hui la femme-fleuve se dit qu'il vaut peut-être mieux se coucher dans son lit et laisser le temps la couvrir de boue. Aujourd'hui elle croit qu'il ne sert plus à rien d'espérer. Elle décide de s'enfoncer dans l'eau et de se laisser mourir.

Tous les animaux, toute la forêt et la falaise la regardent. Elle est là, immobile, figée dans ses pensées. Jamais personne ne l'a vue aussi triste. Même le vent ne peut plus rien pour elle. Il s'est arrêté sur un nuage et la regarde sans bouger. Les arbres n'osent plus faire un mouvement. Toute la nature retient son souffle.

Mais la décision de la femme-fleuve est déjà prise: elle mourra. Avant de s'en aller, elle ouvre les yeux une dernière fois, semblant dire adieu à ses amis. Alors, pour la première fois de sa vie, elle regarde dans l'eau.

Et le miroir de ses cheveux et de l'onde lui renvoie une image fascinante. Elle qui n'avait jamais cherché au fond de l'eau aperçoit son reflet. Pour la première fois, elle voit son front, ses yeux, son nez, sa bouche

et sa gorge. Et sa gorge est un feu de forêt qui brûle depuis toujours. Sa gorge abrite un feu rouge vif.

Et la femme-fleuve trouve enfin celui qu'elle cherchait. Il était là, niché au creux de sa gorge depuis toujours. Il attendait qu'elle daigne enfin chercher à l'intérieur.

L'homme-amour est un dieu qui brûlait en elle sans même qu'elle ne le sache. Il est un géant à sa façon, car c'est le roi du feu éternel. La femme-fleuve avait cherché partout, sauf en elle.

Maintenant, chaque jour, au crépuscule, il caresse la femme-fleuve et il entoure ses seins de flammèches. Il couvre ses épaules de satin rose. D'un souffle brûlant, il pose un baiser au creux de son cou, cherche les joues, les tempes, le front, les yeux, puis laisse son ardeur courir le long du nez de sa belle, trouve enfin la bouche et s'y attarde. L'homme-amour embrasse la femme-fleuve si intensément que les cheveux de la géante deviennent des flammes rouges sur toute leur longueur, même au bout de la mer. Il se gonfle dans sa gorge et la chaleur irradiée court le long du corps de la géante. Ainsi, il est à la fois en elle et hors d'elle.

La partie théorique

INTRODUCTION

Quand les images prennent leur source au plus profond de soi-même, c'est toujours risquer une partie de sa vie que de les soumettre à la critique d'autrui. C'est s'exposer à l'incompréhension et au rejet, redoutables ennemis de l'artiste. Le processus de création implique nécessairement un plongeon en soi, une introversion qui, graduellement, se transforme en extraversion. Ce que l'on écrit pour soi d'abord, pour répondre à l'appel pressant des images, devient une entité à part entière susceptible d'être analysée sous tous ses angles. Cette critique de l'autre détient le pouvoir de confirmer ou d'infirmer la valeur esthétique et la puissance de l'oeuvre. Lorsqu'il s'agit d'une première production, le risque double; non seulement l'oeuvre est-elle mise en cause, mais l'auteur aussi en tant que potentiel créateur.

Pourtant, nous nous sommes lancée dans cette entreprise comme un trapéziste sans son filet. Nous avons procédé avec spontanéité, avec naïveté même, puisqu'aucune théorie n'a soutenu la structure du texte. Il nous semblait impossible de créer à partir des éléments d'une méthode rigide et explicative. Le texte s'inscrit d'abord dans la chair, ensuite dans l'esprit. Procéder à l'inverse nous paraissait un non-sens. Accorder à l'intellect le

pouvoir suprême d'oeuvrer en tant que générateur d'images ou imposer à celles-ci une structure sans âme, c'est créer une mécanique où l'essence de l'Homme est absente alors que, précisément, ce principe fondamental motive sine qua non la création.

Les images, comparables aux pépites d'or, dorment au fond d'une mine. Le créateur, comme le prospecteur, doit d'abord découvrir son Eldorado, puis l'explorer. L'extraction de la matière exige un travail physique intense; tous les sens de l'artiste sont sollicités. L'émotion et l'intuition opèrent avant tout dans la chair. Le créateur doit rendre la "materia prima" compréhensible à l'esprit logique en sauvegardant les éléments vitaux qui la composent. En ceci, son travail ressemble à celui du chercheur d'or; il vient avant le processus de broyage, de lavage et de séparation des métaux, avant la réflexion théorique et l'analyse scientifique.

Evidemment, le chercheur d'images devient artiste quand il réussit à trouver un filon où tous peuvent se reconnaître. C'est ce que Jung appelle l'archétype. Nos deux textes, L'enfant de lumière et La femme-fleuve, tentent de s'inscrire dans cette optique. Nés d'un chaos souvent douloureux, ils sont nos premiers véritables textes ayant l'imaginaire pour source. Pour des raisons qui apparaîtront évidentes plus tard, la partie théorique sera consacrée au premier texte, le plus long. Nous aborderons La femme-fleuve dans la conclusion puisqu'elle est dominée par l'image de l'eau.

Dans le cadre d'un mémoire de création en études littéraires, l'étudiant doit non seulement se soumettre à l'extraction de la matière, mais il doit

aussi l'éclairer par le biais de l'analyse. Cet éclairage constitue le deuxième volet de notre travail. Le créateur en est délibérément écarté puisqu'il participe d'abord de la chair et, en tant que tel, ne pourrait qu'interférer dans le travail de l'esprit.

Après avoir relu attentivement L'enfant de lumière, nous avons constaté la récurrence de l'image du feu et des symboles qui l'entourent. Puisqu'elle s'inscrivait si profondément dans la création, nous avons décidé de l'explorer afin de mieux la connaître. Des lectures pertinentes furent entreprises. Sigmund Freud, Gaston Bachelard, Charles Mauron, Gilbert Durand et Carl-Gustav Jung étaient tout désignés pour répondre à ce désir de l'esprit d'approfondir ses connaissances sur un sujet dont nous l'avions exclu jusqu'à maintenant: l'imaginaire poétique. Tous ces auteurs ont une approche personnelle du sujet, mais les observations faites tant sur les individus ou leurs oeuvres que sur les sociétés et leurs rites permettent de saisir l'essence des images. Nul ne peut envisager qu'une image puisse n'avoir qu'une seule signification précise. Pour cette raison, ils ont tous adopté une méthode empirique. À notre avis, c'est la meilleure façon de se faire une idée globale du sens de l'image.

Puisqu'il est exigé que la même personne produise à la fois la création et l'analyse théorique, nous avons convenu que le deuxième volet se fasse sous l'angle de l'observation. Peut-on exiger que l'auteur se livre au redoutable jeu du critique et de l'analyste surtout dans un récit poétique? Nous croyons qu'il est plus raisonnable de ne pas provoquer une situation à potentiel conflictuel où les deux niveaux de la personne se jugent et s'affrontent. Nous procéderons

donc par une observation de la manifestation de l'image du feu dans nos deux textes.

Guidée par nos lectures, nous identifierons le trajet et les transformations que subit le feu. Cette observation se divisera en trois parties distinctes les unes des autres mais liées entre elles par le processus de transformation. Le feu, le soleil et la lumière tels qu'ils apparaissent dans nos textes de création seront traités sensiblement de la même façon. D'abord, un inventaire rigoureux de leurs manifestations sera établi nous permettant ainsi de fonctionner de façon empirique pour découvrir la trajectoire de l'image. Références à l'appui, nous pourrions examiner les significations des trois éléments qui nous préoccupent et leurs modes d'actions dans les textes. Nous voulons vérifier et prouver l'existence de ces manifestations de l'image du feu en tant non seulement qu'archétypes, c'est-à-dire en tant qu'images appartenant à la collectivité, mais aussi en tant que traits caractéristiques d'un paysage onirique très personnel à l'auteur. Car si l'homme est unique en soi, par des expériences et une identité qui lui sont propres, il est aussi partie prenante d'un milieu, d'une société, d'une race et de l'Humanité depuis son origine. La création est à la fois l'expression de cette collectivité et de l'unicité de celui qui la produit.

Notre objectif n'est pas de "psychoanalyser" l'oeuvre ou l'auteur (ce qui nous mettrait dans une position pour le moins inconfortable!), mais d'observer et de rendre compte de nos observations. Grâce aux éléments théoriques, nous désirons ouvrir le texte vers une relecture polysémique.

CHAPITRE I

LE FEU

A) SIGNIFICATION

Le feu constitue la première découverte d'importance dans l'histoire de l'humanité. Il a permis à l'homme de se dissocier de l'animal. Depuis le Paléolithique jusqu'à nos jours, les utilisations du feu se sont considérablement multipliées. Mais notre étude ne concerne pas ce phénomène "physique". Elle s'attardera plutôt à son aspect symbolique, "transfiguration d'une représentation concrète par un sens à jamais abstrait".¹ Nous traiterons donc du feu en tant qu'image enracinée dans l'homme collectif.

Il importe de préciser que l'image n'a pas de signification précise; elle est polysémique. Gilbert Durand distingue deux types de feu: l'un purificateur, l'autre sexuel. Commençons par ce dernier. En classifiant le phénomène igné dans les images nocturnes motivées par le rythme, Durand appuie la théorie de Bachelard selon laquelle l'obtention du feu par

¹ Gilbert Durand, L'imagination symbolique, Paris, PUF, Collection Quadrige, 4^e édition, 1984, p. 8-9.

frottement, par va-et-vient, témoigne d'une expérience érotique, d'un désir de chaleur partagée, qu'il dénomme "complexe de Novalis". Etroitement lié à l'acte sexuel, le symbolisme du feu s'élargit pour englober la passion amoureuse. Caractérisé par le rouge, le feu s'associe des épithètes dont la puissance énergétique est importante: fougueux, vigoureux, vif, ardent, brûlant qualifient souvent l'homme ou sa passion.

Par extension, le feu symbolise la puissance de vie. Ne dit-on pas d'une personne qui se dépense trop qu'elle "brûle la chandelle par les deux bouts"? Nous constatons que le feu apparaît ici comme analogue à l'énergie vitale. Le sang devient alors son équivalent; il partage la même couleur et la même force de mouvement.

"Etant l'élément sacrificiel par excellence, celui qui confère au sacrifié la destruction totale, aube des totales régénérations" ¹, le feu, rite de passage, s'inscrit dans un cycle. En brûlant les champs, sans connaître la valeur réelle de leur geste sur le plan technique, les anciens procédaient par intuition. La nature devait mourir pour renaître. Une fois encore, l'image du feu rejoint le symbolisme sexuel puisque, chez les humains, nous retrouvons le principe cyclique (cycle menstruel) et ce désir intime de régénération, ce désir de l'être de "mourir" en l'autre, cette "mort" étant le germe d'une nouvelle vie.

¹ Gilbert Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale. Paris, Bordas, Collection Dunod, 10e édition, 1984, p. 382

En résumé, le feu sexualisé exprime le pouvoir de l'homme sur son monde. Mais qu'advient-il du symbolisme du feu lorsqu'il manifeste une perte de contrôle du monde? Les significations possibles sont inversées, les passions renversées. L'amour devient jalousie, colère et possession; l'enthousiasme se transforme en fureur, en rage; l'exaltation, en fanatisme. Les qualités du feu se modifient. Il apparaît alors sous sa forme incontrôlable, le déchaînement des passions entraînant l'instabilité et le caractère destructeur du phénomène igné. Le volcan en éruption et l'incendie pourront alors illustrer le renversement de l'ordre des choses. Même l'enfer, lieu de perdition pour l'homme passionné, exprimera un glissement vers ce feu sexualisé devenu indomptable. Dans cette modalité négative, l'homme n'est plus maître de la vie qui brûle en lui, il disparaît, ravagé, incendié par l'énergie vitale dont il ne peut plus contrôler l'action.

Nous tenons à rappeler ici que selon les images qui gravitent autour de celles du feu, ses significations sont appelées à se multiplier. Nous aborderons maintenant le deuxième type de feu souligné par Gilbert Durand dans Les structures anthropologiques de l'imaginaire: celui qui appartient au régime diurne de l'image. Dans les structures schizomorphes, le feu purificateur apparaît non seulement comme source de chaleur, mais comme source de lumière. "Le feu n'est-il pas d'ailleurs, dans le mythe de Prométhée, qu'un simple succédané symbolique de la lumière-esprit?"¹ Contrairement au feu sexualisé, le feu purificateur s'élève et dépasse la condition de l'homme. Il constelle avec des images ouraniennes telles que la flèche, la foudre,

¹ Ibid., p. 196

l'éclair et l'étincelle. Il rejoint le céleste et exprime le pouvoir du divin sur l'homme.

La puissance de purification du feu est intense, plus forte que l'eau comme en témoigne Jean-Baptiste: "Moi, je vous baptise dans l'eau, mais il vient Celui qui est plus puissant que moi (...) qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le Feu" ¹. Parce qu'il est moins matériel que l'eau, le feu purifie mieux, plus efficacement. Sa force ascendante lui permet de se confondre à Dieu, et l'homme, par l'intervention de cette force, transcende son ordre de réalités. Dans les pratiques de l'incinération, le corps rejoint le divin, il s'allie à la flamme qui monte vers le ciel, ce qui tendrait à démontrer que les sociétés où l'incinération est privilégiée croient en l'immortalité de l'âme, en un principe extérieur et supérieur à l'homme. D'ailleurs, l'amour que Dieu porte aux hommes s'exprime également par le feu: "ses flammes sont des flammes ardentes: un coup de foudre sacré. Les Grandes Eaux ne pourraient éteindre l'Amour et les Fleuves ne le submergeraient pas" ². Nous pouvons facilement constater combien le feu est spiritualisé. A cause de cela, viendront se greffer au feu des symboles comme l'oiseau et le soleil, mais nous en reparlerons plus loin.

Terminons simplement en relevant quelques aspects négatifs du feu purificateur. Nous retrouvons une fois de plus l'enfer où les impurs brûleront éternellement. Ce lieu dépasse l'expression des passions irraisonnées et

¹ Luc, III, 16

² Cantique des Cantiques, 8, 6-7

manifeste maintenant le courroux de Dieu. Si son amour est un feu divin, sa colère est un feu luciférien. Bref, dans cette modalité négative, la foudre et l'éclair sont synonymes non plus de la présence de la divinité dans la vie des hommes mais surtout de la manifestation terrestre de son ire.

Nous avons pu observer que le feu est un motif polyvalent, qui participe à des symboliques de l'imagination sexuelle et spirituelle, solaire et infernale, de la vie et de la mort. Avant d'entreprendre l'observation de la manifestation du feu dans nos textes de création, il importe de répéter qu'une image ne peut être saisie directement par l'esprit. A cause de son polysémisme, tous les éléments en constellation autour de l'image doivent être recueillis, rassemblés et étudiés de façon empirique pour qu'une vision globale émerge des textes.

B) OBSERVATIONS

Il importe dans cette étude d'observer non seulement les manifestations du feu dans le récit, mais aussi les éléments grammaticaux qui les entourent et les caractérisent. C'est pourquoi la première apparition de l'image étudiée est si significative. "Dresser un grand feu de joie entre eux et moi. Ne pourront m'atteindre sans se brûler le coeur."¹ L'ascension est privilégiée: "dresser" et "grand" modifient l'image du feu, lui donnent un caractère transcendant. Le feu de joie apparaît donc comme un rempart qui marque la séparation de deux mondes; d'une part, les infirmiers et, par

¹ France Hallé, L'enfant de lumière, p. 4.

extension, l'autorité sociale et ses contraintes; et d'autre part, le monde intérieur du personnage.

Durand a bien défini et classifié ce type de feu: c'est le feu purificateur du régime diurne de l'image. Or, soumis au principe de l'exclusion, ce régime est caractérisé par l'antithèse. C'est pourquoi le "feu de joie" passe de l'objet défensif qu'il était dans son rôle d'écran protecteur, à un objet offensif, c'est-à-dire une arme puissante qui "brûle le coeur" de l'adversaire. Dans ce récit, le principe de l'exclusion est présent dès les premières lignes puisque la présence d'un feu empêche l'intrusion des autres dans le monde de l'héroïne. Puisqu'elle emploie une certaine variété d'armes, le principe de l'ascension est aussi présent. Par son caractère explosif, la bombe suppose un déplacement soudain de la matière dans toutes les directions, en particulier vers le haut. L'éclair et le feu d'artifice sont semblables puisqu'ils s'inscrivent dans un espace aérien. Ces éléments ascensionnels s'opposent nettement aux éléments caractérisant les ennemis du personnage.

Le mot "ennemi" prend tout son sens dans ce récit, car il s'agit bel et bien d'une guerre que livre l'héroïne contre ce qui lui est contraire. Elle est "une guerrière sur la route de feu"¹. Au monde extérieur, elle oppose son monde intérieur; au froid, le chaud; à l'eau, le feu. Or, ce feu purificateur témoigne d'une lutte entre le bien et le mal. Les armes à caractère ascensionnel viennent donc appuyer l'héroïne dans sa lutte mythique, lui

¹ Ibid., p.14

confèrent une puissance qui lui permet de se détacher du mal pour accéder au bien.

Cette force ascendante illustre bien la nature héroïque du personnage qui tente de dépasser sa condition humaine en s'élevant vers le divin. Cette "déesse du feu qu'on promène au paradis"¹ désire devenir feu éternel. A ce titre, la présence du devin revêt une signification particulière. Il n'est "que l'image de [ses] [ceux de Solange] désirs"². Or, il est le gardien du feu car "son corps entier ressemble à la flamme qui pétille, meurt doucement et ressuscite en léchant le ciel"³, et ses attributs ignés lui confèrent un pouvoir sur le destin de l'héroïne. Les pouvoirs du devin de maîtriser le feu et de comprendre ce qui échappe au personnage illustrent bien sa relation avec le divin. Il y participe au même titre que le Saint-Esprit, "souvent représenté sous les traits d'un vieillard ailé –c'est-à-dire du Mercurius sous la forme du dieu de la révélation"⁴. Il est l'intermédiaire par lequel on peut accéder au feu divin.

Bien que l'héroïne affirme souvent qu'elle est feu, cette association répétitive permet plutôt de constater que ce n'est qu'un désir. Il n'en reste pas moins que cet appel à l'énergie vitale dont le feu est porteur permet sinon la venue de cette énergie, du moins l'illusion de sa présence. Peu importe

¹ Ibid., p. 16

² Ibid., p. 22

³ Ibid., p. 18.

⁴ Carl Gustav Jung, Psychologie et Alchimie. Paris, Buchet/Chastel, 1970, p. 440

donc qu'elle soit réelle ou fictive, puisque le personnage y croit, et par conséquent l'énergie vitale joue son rôle, c'est-à-dire qu'elle permet la transformation de l'héroïne, sa transfiguration. C'est sur la "route de feu" qu'elle subira les épreuves de la purification, mais aussi qu'elle acquerra la force et le courage de persévérer et de vaincre les obstacles. L'intensité "du feu qui [l'] habite"¹ déterminera la victoire ou l'échec de la quête.

Donc la valeur archétypique du feu se révèle être très présente dans ce texte. Le feu remplit deux rôles, il est à la fois le but à atteindre, et l'énergie permettant la transformation du personnage.

Toutes ces représentations de feu émergent de la psyché collective. Elles proviennent d'un réservoir propre à l'humanité. En cela, elles n'apportent rien de vraiment nouveau, les créateurs puisant tous à la source de ce réservoir d'images. L'unicité de la création, c'est les images originales nées de la psyché de l'auteur même.

Les principaux éléments originaux sur lesquels nous pouvons nous pencher sont simples. Dans L'enfant de lumière, le feu appartient au corps du personnage. Il "habite" l'héroïne, il fait partie intégrante d'elle-même, du moins c'est ce qu'elle croit. Soulignons que la folie dans laquelle baigne le récit ne nous permet pas de juger comme vécue réellement ou imaginativement la présence du feu chez l'héroïne. Nous ne pouvons qu'observer et constater qu'effectivement, il y a feu. Or, dans cette optique, après avoir inventorié toutes les manifestations du feu dans le récit, nous pouvons affirmer qu'il est

¹ France Hallé, Op. cit., p. 13

en relation étroite avec l'élément corporel. Il se situe presque toujours à l'intérieur du corps ou agit de l'extérieur sur le corps et va même jusqu'à le modifier: "Ma peau se dore par la chaleur du feu qui m'habite."¹ Donc, la puissance archétypale de cette énergie motive l'intériorisation du feu tout en conservant sa principale caractéristique: la transformation.

Lorsque l'héroïne parle du feu comme intimement lié à son être, elle le caractérise par la couleur rouge. Parce que cette couleur est un symbole des passions humaines, elle est aussi étroitement liée à la terre, à un monde où la réalité s'enracine. Il n'est pas étonnant alors de constater chez l'héroïne un désir de se purifier de ce feu rouge puisqu'elle cherche à se libérer d'un monde réel. Tout son être tend vers l'ascension. De même le rouge du feu s'épurera et laissera la place au blanc.

¹ Ibid.

CHAPITRE II

LE SOLEIL

A) SIGNIFICATION

A l'origine de tout ce qui existe, végétaux et animaux, un grand fécondateur trône dans le ciel: le soleil. Source de lumière, il permet au phytoplancton de croître et assure la continuité de la chaîne alimentaire en dispensant sa chaleur. Il crée et nourrit toute vie.

On ne s'étonne plus de découvrir des civilisations lui vouant leurs cultes. Souvent perçu sinon comme Dieu lui-même, du moins comme une manifestation de la divinité, le soleil fut l'objet de vénération des Grecs, des Incas, des Aztèques et des Egyptiens. Source intarissable d'énergie, ses rayons fécondent la terre et produisent les aliments essentiels à la survie de l'homme. Les fêtes du printemps expriment la joie des peuples devant le retour en force de l'astre bienfaiteur. Les Grecs vénéraient Apollon, "Dieu d'une jeunesse toujours nouvelle, mais non pas immature, [qui] est plein d'énergie et parfois même de violence"¹. Et c'est effectivement cette

¹ Fernand Comte, Les grandes figures des mythologies, Paris, Bordas, Edition du Club de France Loisirs, 1989, p. 53.

jeunesse toujours renouvelée que l'on honore, cette "*grande force génératrice de la nature*"¹ qui transmet par ses flèches solaires l'énergie indispensable à l'évolution de la vie.

Jusqu'au cinquième siècle, les Chrétiens priaient le Christ en s'adressant au soleil. Sa vie, semblable à la course de l'astre dans le ciel, connut des origines modestes, une ascension glorieuse et un déclin rapide; de même le soleil s'arrache des ténèbres, croît jusqu'à son faite puis retourne à la nuit. Il n'est pas surprenant que les Chrétiens associent la résurrection du fils de Dieu à celle du soleil. D'autant plus que certains éléments entourant sa vie publique rappellent les attributs solaires: par exemple un des attributs solaires c'est d'avoir douze rayons ce qui expliquerait les douze signes du Zodiaque. Les douze apôtres seraient donc comme des rayons transmettant la foi dans toutes les directions. La croix à quatre branches sur laquelle mourut le Christ symboliserait les quatre coins de l'horizon que parcourt le soleil. Elle représente le cycle naissance-vie-mort-résurrection auquel le soleil participe quotidiennement, mais aussi annuellement.

Cette course confère à l'astre et à tout ce qui lui est rattaché le principe même de l'immortalité. Dans notre chapitre consacré à l'étude du feu, nous avons abordé les rites de l'incinération en démontrant la transcendance de la flamme et du corps consumé. Chez les peuples dont la divinité principale est solaire, on retrouve cette pratique, le feu étant

¹ Carl Gustav Jung, Métamorphose de l'âme et ses symboles. Analyse des prodromes d'une schizophrénie. Genève, Georg Editeur SA, 1987, p. 173

d'ailleurs une représentation terrestre du soleil grâce à l'énergie qu'il procure et à la chaleur qu'il dégage. La mort revêt donc un caractère positif puisqu'elle s'inscrit dans le cycle solaire; elle n'est qu'une étape dans la vie de l'homme s'ouvrant vers une résurrection féconde. L'âme rejoint alors son créateur ou, chez les Bouddhistes par exemple, elle se réincarne tant et aussi longtemps que la purification ne l'a pas délivrée des influences terrestres et qu'elle n'est pas digne de Dieu. Figure divine favorable à l'homme, le soleil est non seulement "dispensateur d'énergie matérielle [mais aussi] de forces spirituelles"¹ puisqu'il est un puissant motivateur de la purification de l'être qui tente en s'identifiant à cet astre d'accéder à l'immortalité.

Evidemment, le soleil, comme tout symbole, ne peut être que positif. Il traîne avec lui sa part de peur et de négativité. Quand on considère sa course céleste non plus comme l'expression d'un cycle dont la résurrection fait partie, mais plutôt comme une roue implacable qui tourne et tourne, entraînant dans sa révolution l'homme mortel, le soleil devient un "redoutable mouvement temporel"². Qualifié alors de "soleil noir", il réveille l'angoisse de l'homme face au temps qui passe, impitoyable pour tous, et qui menace inévitablement la vie. C'est tantôt l'heure des souvenirs d'enfance, tantôt ceux de l'adulte que déjà la vieillesse s'installe et avec elle son cortège de maladies; c'est le guerrier redoutant les dangers; c'est le héros appréhendant les épreuves. Dans cette modalité négative, le soleil est fréquemment tiré

¹ Jean-Michel Angebert, Les mystiques du soleil, Paris, J'ai lu, Collection L'aventure mystérieuse, A340, 1976, p. 78.

² Gilbert Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale. P. 81.

par des chevaux noirs. Il représente ainsi le grand changement, c'est-à-dire le temps. Au plus profond de son être, l'homme craint tout mouvement puisqu'il menace sa réalité. Les rites primitifs implorant l'indulgence et la bienveillance du Dieu-Soleil témoignent d'une terreur profonde qui va bien au-delà de la peur de la sécheresse et de la perte des récoltes; c'est l'angoisse inextinguible de l'homme face au changement ultime: sa mort. Car si le soleil donne la vie, il possède aussi le pouvoir de la reprendre.

Même s'il apparaît régulièrement dans sa forme négative, le soleil est plus fréquemment perçu de façon positive. Les chevaux noirs se changent en pur-sang blancs, souvent ailés. Car "c'est l'ascension lumineuse qui valorise positivement le soleil" ¹. C'est précisément le point de vue de la résurrection, du soleil ayant vaincu les forces de la nuit et s'élevant dans le ciel qui change sa valeur symbolique. Il nous semble que les images constellant autour de celle du soleil révèlent à elles seules sa nature. Considéré comme un mouvement ascensionnel plutôt que temporel, le soleil est souvent accompagné ou tout simplement remplacé par des symboles ailés et lumineux. L'oiseau a d'ailleurs une forte propension à se transmuier en ange. Il devient alors un messager de Dieu. Par cette représentation thériomorphe, l'homme accède au principe du divin qui, d'après Jung, serait l'expression d'une énergie psychique. Or le soleil est énergie et créateur d'énergie; de même l'oiseau acquiert les attributs solaires. A ce titre, l'homme parvient parfois directement à la divinité ou du moins à un état proche, c'est-à-dire la sainteté. L'auréole qui lui ceint la tête dans les représentations picturales

¹ Ibid., p. 168.

est aussi une image solaire. Par sa forme, le soleil appelle les symboles sphériques et circulaires. La boule, le disque, le cercle concentrique, et surtout la roue figurent la perfection et l'immortalité du mouvement. On ne s'étonne donc pas de la forme de certaines couronnes; symboles solaires, elles reproduisent même avec les pointes qui les ornent l'aspect des rayons. La puissance des rois et reines se voit donc rehaussée d'un attribut supplémentaire: l'invincibilité. Il en est de même du lion dont la crinière, la puissance et même la couleur de son pelage lui valent bien le titre de roi de la jungle. D'ailleurs au Zodiaque, le signe du lion est en plein mois d'août, là où le soleil est à l'apogée de son cycle.

Parce qu'il est au centre de l'être, comme le soleil est au centre du ciel, le coeur symbolise aussi l'énergie en réserve. Par analogie avec les rayons qui pointent dans toutes les directions, le sang devient solaire à son tour. En effet, le coeur et le sang rythment la vie du corps humain comme le soleil cadence celui de la terre. Et la place prépondérante qu'occupe cet astre dans les rites et les mythes n'est que l'expression de son rayonnement sur toutes choses, insignifiantes et grandioses, nuisibles et utiles. Il est un symbole de générosité puisqu'il ne fait aucune distinction, aucune discrimination; il dispense son énergie, sa gloire divine à tous les êtres vivants.

Le soleil exprime donc la conscience par opposition aux ténèbres de l'inconscient. Il représente la réalité et la vérité de Dieu. Grâce à lui, non seulement les êtres peuvent-ils naître, mais ils peuvent aussi distinguer les formes et les couleurs des objets qui les entourent. La lumière du soleil est d'abord visible, c'est pourquoi la vision prédomine sur les autres sens

gravitant autour des symboles solaires. Le soleil, c'est un peu l'oeil de Dieu dans sa toute-puissance, qui contemple son oeuvre.

En bref, le soleil est le symbole de la puissance, du rayonnement infini de celle-ci et surtout de l'immortalité de l'énergie créatrice et fécondatrice. Le soleil, c'est le fils de Dieu, c'est une représentation de la divinité présente quotidiennement dans la vie de l'homme.

B) OBSERVATIONS

Les images propres à L'enfant de lumière s'inscrivent sous le schème de l'ascension. Nous l'avons déjà constaté dans le chapitre précédent. Or il en est de même pour l'image du soleil. "Le Soleil m'a remise au monde."¹ Sa puissance fécondatrice est telle qu'il procure au personnage principal du récit des origines divines laissant présager un destin exceptionnel. Sa naissance à midi précise, l'heure même où le soleil atteint toute sa gloire, illustre cette force énergétique qui fait d'elle plus qu'une humaine. Elle accède ainsi au titre d'héroïne. "Au fond du Lac, je vois un énorme poisson-serpent étendu de tout son long sur un tapis d'algues. (...) Je sais bien, c'est moi la femme-Soleil qui le rends fou de douleur. Il se noie petit à petit dans la lave brûlante. Il est déjà trop faible pour m'attaquer. Je suis invincible!"² Ses exploits remarquables la distinguent du commun des mortels. "Soleil

¹ France Hallé, op. cit.

² Op. cit.

incarne"¹, elle possède, du moins en partie, la toute-puissance solaire; elle devient ainsi non plus seulement réceptacle d'énergie, mais bien source de cette énergie. Les adversaires qui se dresseront devant l'héroïne seront à la mesure de sa force, c'est-à-dire surnaturels. En fait, cette naissance illustre rejoint l'archétype de Dieu. Toute personne désire être née sous une bonne étoile. "Enfant du soleil"², l'héroïne se sait placée sous la protection d'une divinité à l'origine de toute vie et ayant un pouvoir de domination absolu. Participant étroitement à la divinité, elle acquiert certains de ses attributs dont celui non négligeable de l'immortalité. Or pour un héros, cela signifie l'invincibilité. Peu importants les obstacles et les adversaires, tant qu'elle sera "enfant du Soleil", l'héroïne peut tout affronter, tout surmonter, tout vaincre.

Le récit étant écrit en majeure partie à la première personne, il apparaît opportun de relever la vision qu'a d'elle-même le personnage. Or cette vision se modifie au cours du récit. Les pieds brûlants, les cheveux roux presque rouges puisqu'ils sont "une traînée de sang sur le jour"³ témoignent d'une alliance entre l'héroïne et le soleil rouge, qui apparaît comme un astre relativement accessible à l'homme. La rencontre de deux éléments presque contraires, l'un représentant le divin, l'autre le terrestre, permet d'atténuer la portée de l'un et de l'autre. La force d'attraction du rouge, couleur du sang humain, est réduite par la force d'attraction céleste. C'est une véritable lutte

¹ ibid., p. 13

² ibid., p. 16

³ ibid.

de pouvoir que se livrent les deux éléments. Pour l'héroïne, c'est une façon d'exprimer deux attirances contraires. Le soleil rouge permet d'humaniser le divin, il permet à l'héroïne d'accéder à Dieu sans renier ses propres caractéristiques humaines. "Ses longs cheveux forment une étoile rousse"¹ illustre bien l'association antithétique de la dérisoire puissance humaine à celle, beaucoup plus imposante, de Dieu. Les "pieds brûlants" et "les rayons rouges au creux de [son] être"² sont des images permettant d'affirmer que ce que l'héroïne s'approprie du soleil, ce sont ses attributs de force, d'énergie et de puissance. Elle les assimile et les intègre de sorte qu'elle arrive à créer l'illusion qu'elle est Dieu.

Peu à peu les caractéristiques corporelles du personnage délaissent le rouge pour "les reflets de soleil"³ et les "pépites d'or dans [les] cheveux"⁴. On observe au fil du récit une purification du feu. D'abord phénomène igné, il devient soleil rouge pour ensuite se transformer en soleil blanc. On remarque aisément la transcendance du symbole; les couleurs s'épurent laissant place au blanc, symbole suprême du Tout-Puissant. Ici, l'oiseau permet la purification; il est l'intermédiaire "magique" dont les qualités et les compétences relèvent du surnaturel. Sa blancheur et ses liens privilégiés avec le soleil blanc en font un messenger de Dieu, un ange descendu sur terre pour guider le héros dans sa quête. Remarquons qu'il n'est pas rare de

¹ Ibid., p. 14

² Ibid., p. 13

³ Ibid., p. 18

⁴ Ibid., p. 28

rencontrer des adjuvants magiques dans les textes placés sous le schème de l'ascension. L'homme a besoin de se dépasser pour atteindre la divinité. Dans L'enfant de lumière, on observe une désincarnation graduelle du personnage, ce qui tend à confirmer que l'héroïne désire plus que le simple titre d'"enfant du soleil"; en fait, elle aspire à devenir soleil elle-même. C'est une "fusion recherchée"¹. C'est pourquoi le passage du rouge au blanc ne surprend pas; elle passe d'une couleur terrestre à une autre très aérienne. Tous les éléments corporels subissent aussi une purification. La vision se transforme: du roux de la chevelure, on ne perçoit que les "reflets de soleil", les "pépites d'or" et la "couronne scintillante"². Même le corps perd sa consistance: c'est "un fantôme en plein soleil"³.

Donc pour atteindre son objectif, pour ouvrir "la route du Soleil"⁴, la route menant à Dieu, l'héroïne passe par la purification. Il en est de même de l'espace. Le désert apparaît comme un prolongement du soleil blanc, il devient l'amant du personnage. A ce titre, il joue un rôle aussi important que l'oiseau blanc puisqu'il représente physiquement le soleil. Espace privilégié parce que dénué de toute forme de vie autre que divine, il a subi la désincarnation tout comme le personnage. Il permet un accès plus direct à l'amour divin. Car c'est bien de cela dont il s'agit. Sous le couvert d'une recherche de puissance, ce dont l'héroïne a besoin, "c'est d'un Soleil dans [son] âme"⁵. Or le personnage

¹ Ibid., p. 30

² Ibid., p. 28

³ Ibid., p. 25

⁴ Ibid., p. 4

⁵ Ibid., p. 30

réalise finalement que cet amour lui est inaccessible. Malgré un corps de plus en plus éthéré, elle appartient encore au monde des mortels. Seule la purification ultime, c'est-à-dire la mort, lui permettra d'atteindre l'Amour.

La déception et la chute sont d'autant plus violentes que l'ascension fut rapide. Tout le récit est construit sur une suite d'ascensions et de chutes, de redéfinitions de l'objectif à atteindre. Souvent exprimé par des délires profonds, l'échec de l'héroïne fait appel, malgré tout, à des symboles solaires. C'est ainsi que se manifeste le soleil noir. Alors que Durand et Jung le situent en plein ciel, tiré par des chevaux noirs, il apparaît dans le récit comme logeant au centre même de la terre et motivant l'énergie intra-terrestre. Mouvement temporel à sa façon, il représente le double du soleil blanc, donc inévitablement le destin réservé à l'homme impur: la mort. Sa valeur funèbre s'associe à la révolte du héros qui tente désespérément de s'arracher à sa condition mais qui en est dans l'impossibilité. En fait, le soleil noir exprime un point de non-retour pour le mortel. Il est à l'échelle zéro des feux, mais sa force est aussi intense que celle du soleil blanc.

Ce qui fait de L'enfant de lumière un texte original, c'est précisément ces "déviation" des archétypes. Trois soleils viennent exprimer tour à tour des éléments particuliers d'un même archétype. Le soleil blanc, trônant dans l'infini, représentant un Dieu quasi immatériel et inaccessible aux mortels; le soleil rouge, à mi-chemin entre l'infini et la terre, illustrant un Dieu puissant et protecteur des humains; et le soleil noir, visage caché ou réel de

Dieu auquel l'homme désespéré de n'être que mortel mêle sa révolte, sa détresse et son angoisse.

Pour accéder à Dieu, il faudra donc à l'héroïne compléter la purification par une désincarnation totale, par une descente aux enfers où la mort témoignera de la réussite. Les ténèbres s'opposent à la blancheur du soleil et préparent l'héroïne à l'ultime vision: celle de Dieu.

CHAPITRE III

LA LUMIERE

A) SIGNIFICATION

La lumière est l'aboutissement ultime du schème de l'ascension. En étudiant le phénomène igné, on retrouvait déjà la lueur de la flamme éclairant la nuit des hommes. L'aube, quant à elle, exprimait le triomphe du soleil sur les forces des ténèbres. La lumière présente dans ces deux images provoque l'euphorie de la clarté retrouvée et le désir d'aller toujours plus haut. Car si la noirceur renvoie aux grottes, à la terre, aux profondeurs, Durand a bien démontré comment "le schème de l'élévation et l'archétype visuel de la lumière sont complémentaires"¹ L'enfant apprenant à marcher exprime le même désir de redressement que l'homme aspirant à quelque grandeur d'esprit. La posture verticale correspond en effet au besoin intrinsèque de l'individu d'accéder au divin.

¹ Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale. P 136

"C'est moi le SEIGNEUR,
 (...) Je t'ai destiné
 à être l'alliance de la multitude,
 à être la lumière des nations"¹

Dieu appelle donc l'homme à la lumière, mais pour ce faire, l'individu doit d'abord s'arracher à la condition animale par le redressement du corps, étape qui coïncide avec le développement accru de l'esprit par l'apprentissage de la parole; cela exige la même synthèse entre la pensée et le corps.

De même l'homme qui aspire à Dieu doit pouvoir utiliser toutes les forces de son intelligence pour s'élever vers la Vérité. Dieu est le fondement du vrai. La lumière symbolise ainsi la Grande Connaissance, celle qui lève le voile de l'indéfinissable, de l'incompréhensible et permet l'accès à la Conscience. Depuis toujours, l'esprit humain se caractérise par une extrême curiosité le poussant à comprendre le comment et le pourquoi de toutes choses. Il cherche à percer le mystère, l'obscurité dans laquelle il est encore plongé. Chaque pas le rapproche davantage de la lumière puisque chaque découverte dissipe un peu le malentendu originel.

D'ailleurs, les expressions et locutions courantes ayant trait à une connaissance accrue de l'esprit sont souvent représentatives du contenu archétypique de la lumière. Ne dit-on pas qu'on *fait la lumière sur une question* lorsqu'on y apporte des éclaircissements? Qu'on a *un éclair de génie* lorsqu'on prend subitement conscience d'un fait, comme si cette *illumination* avait quelque chose de surnaturel, d'extérieur à l'homme? Ne réserve-t-on pas l'expression *esprit lumineux* aux personnes perspicaces sachant découvrir

¹ Esaïe, 42, 6

avant tous des faits jusqu'alors *obscurs*? Les exemples ne manquent pas; ces expressions linguistiques sont d'importance capitale puisqu'elles expriment de façon à peine imagée la capacité de l'inconscient d'accéder à la conscience par le biais de la parole. Or la parole est le système de transmission de la pensée. A la limite, on peut affirmer que c'est un désir inconscient qui pousse l'homme à la lumière.

Dans beaucoup de théories et de systèmes religieux, la matière apparaît comme impure. Or, la lumière dans sa forme intégrale, c'est-à-dire la plus pure, est indivisible. Seule la rencontre de la matière l'affecte. Celle-ci provoque la rupture du transparent et, jusqu'à un certain point, *souille* la lumière. Or l'homme tente toute sa vie de se libérer de la *souillure* pour accéder à la pureté. Le corps étant matière, on observe souvent une désincarnation dans le processus de purification. L'homme poursuit ainsi sa recherche de l'innocence première, alors que rien encore ne l'avait ternie. Pas étonnant que l'enfance soit un thème très exploité chez les créateurs puisqu'elle représente cet état d'extrême disponibilité, d'extrême malléabilité, d'*état d'avant*, si proche de Dieu, si proche de la Pureté.

Il est intéressant de souligner que l'enfance étant la première étape dans la vie de l'homme, elle représente précisément cet état d'avant la souillure, ce lieu privilégié où tout est possible. C'est le jardin d'Eden que le monde adulte viendra souiller et que l'homme tentera de retrouver. Mais l'enfance, c'est d'abord la naissance; la femme *donne le jour* à la vie. "Dieu dit: "Que la lumière soit!" Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était

bonne. Dieu sépara la lumière des ténèbres.”¹ Le premier geste divin en fut un lumineux parce que Dieu est lumière. De même la mère arrache d’abord son enfant à la nuit utérine et le mène au jour. Comme le soleil la lumière est source de vie. Jésus affirme: “Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.”² Si le soleil donne la vie sur terre, la lumière apporte la vie spirituelle. Elle est fécondatrice du coeur et de l’âme de l’homme. D’ailleurs la révélation de Dieu, c’est-à-dire le moment où l’homme prend conscience et acquiert la certitude de l’existence de Dieu, se manifeste fréquemment par des symboles lumineux.

Au terme du processus le rapprochant de la toute-puissance, l’homme accède à une lumière resplendissante qui ouvre les portes non pas de l’immortalité, puisque la faute originelle les a définitivement fermées, mais bien de l’éternité. Toutefois, l’homme doit d’abord passer par la dernière étape de purification pour y accéder. Seule la mort du corps entraîne l’âme vers les hauteurs divines et fait participer l’homme à l’infini. Ainsi il échappe à son angoisse innée: le temps. Il se soustrait au redoutable chronomètre qui le hante et l’obsède depuis sa création.

Ce pouvoir absolu que détient la lumière s’exprime par des “symboles [constellant] autour de la notion de Puissance”³. C’est ainsi que le sceptre, le glaive et la foudre, par leur appartenance à la verticalité, appellent les forces

¹ Genèse, 1, 3-4

² Jean, 8, 12

³ Gilbert Durand, Les structures anthropologiques de l’imaginaire. Introduction à l’archétypologie générale. P.137

divines au secours du héros, lui procurant la toute-puissance bénéfique à sa mission. De même "l'or en tant que reflet (...) constelle avec la lumière et la hauteur et (...) surdétermine le symbole solaire"¹. L'astre s'efface pour laisser la place au scintillant, au rayonnant, au translucide et transparent, bref à l'intense lumière dépouillée de son intermédiaire déformant. C'est pourquoi toute matière se désincarne tel l'oiseau se transformant en ange. Car "l'ascension constitue (...) le "voyage en soi", le "voyage imaginaire le plus réel de tous"² qui donne des ailes à l'homme. Elle lui permet d'accéder au Dieu immuable, immatériel, unique, Tout-Puissant, juste et bon dont l'homme connaît intuitivement l'existence. Il soupçonne Dieu d'être dans un ailleurs à sa portée en autant qu'il soit prêt à faire le grand voyage de l'âme.

B) OBSERVATION

La présence omnisciente du jour dans L'enfant de lumière en fait un récit rempli de lumière. Poursuivant sa quête vers l'absolu, l'héroïne se désincarne graduellement. De femme de feu à enfant du Soleil, elle devient comme un fantôme en plein soleil. Sa transparence et celle du monde où elle vit s'inscrivent dans le processus de transformation qu'elle a entrepris. Evidemment le changement n'est pas radical. Tout au long du récit, les images de feu, de soleil et de lumière s'entremêlent, se confrontent à celles de l'eau,

¹ Ibid. p. 166

² Ibid. p. 141

de la nuit et du néant. Lorsque l'héroïne se voit prise au piège des ténèbres, "figée en travers du temps"¹, l'arme à laquelle elle fait appel est "une épée de lumière"². Parce que le glaive exige du guerrier un mouvement vertical et parce qu'on le retrouve souvent recouvert d'or, il constelle autour des images ascensionnelles. Il procure la toute-puissance divine qui aidera le héros à vaincre ses adversaires. Sa lame lui permet de "trancher les ténèbres"³, de séparer le bien du mal, les ténèbres de la lumière. Cela rappelle les héros mythiques combattant les forces maléfiques pour faire triompher le Bien. Encore une fois, il s'agit de la lutte incessante de l'homme face au temps. Il suffit de "tuer la mort" pour que le héros devienne Dieu. Or dans le récit qui nous préoccupe, l'héroïne exprime le *désir* de posséder une épée de lumière. La phrase reste au conditionnel. Cela dénote à la fois le désir de protection divine du personnage et son impossibilité de vaincre le Mal.

Cela l'amène à un questionnement profond sur l'existence de la lumière et par conséquent sur l'existence de Dieu. Ce n'est qu'après un long processus de purification qu'elle parviendra à la Pureté. La mort, dernière transformation, ouvre les portes d'un univers nouveau où l'on retrouve l'oiseau blanc. Celui-ci "appartient au monde des âmes"⁴, il est le guide de la grande initiation, celle qui conduit à la vraie lumière. Le rituel de ce genre de cérémonie plonge généralement l'initié dans un état second où tous les

¹ France Hallé, *Op. cit.*, p. 9

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.* p. 48

éléments perturbateurs de la concentration sont évacués, évitant ainsi la distorsion de la pensée et l'échec possible de la transformation. La danse de l'oiseau et de l'héroïne semble effectivement s'inscrire dans ce sens puisqu'ils "ne voient pas le monde s'effacer sous leurs pas"¹. Ils sont plongés dans un univers de blancheur où la lumière ne provient plus d'une source identifiée comme c'était le cas dans les chapitres du feu et du soleil. Ici la lumière se génère d'elle-même et ne rencontre aucun obstacle matériel qui pourrait la colorer, la "souiller". Les deux protagonistes étant des âmes, ils sont dignes du spectacle qu'ils créent.

Lorsque tout a disparu, lorsqu'il n'y a plus d'intrus ni d'intermédiaire déformant, le processus de remise au monde peut commencer. L'héroïne pénètre alors dans l'oiseau et "[se] faufile doucement dans l'oeuf"². C'est vraisemblablement un Dieu qui viendra au monde. On retrouve plusieurs mythes faisant référence à l'oeuf universel. Il s'agit d'un créateur ayant créé son propre oeuf, s'étant enfanté lui-même. En fait l'héroïne, par la seule force de sa volonté, se régénère dans la lumière. Car l'oiseau représente en quelque sorte le messager du blanc, l'ange participant à la force de Dieu et transmettant à l'être en transformation l'énergie nécessaire à la complète transfiguration. La renaissance qui s'opère dans le ventre de l'oiseau est caractéristique des récits placés sous le schème de l'ascension. Le héros purifié par la mort du corps utilise les forces de son esprit pour recréer un corps dénué des attributs qui l'empêchaient de participer au divin. En se

¹ Ibid. p. 49

² Ibid. p. 50

présentant en tant qu'enfant de lumière, l'héroïne exprime la réussite de sa quête; elle est devenue Dieu.

La transformation ayant eu lieu sous le signe du "temps-lumière"¹, nous pouvons affirmer que la victoire assure l'éternité au personnage. Du même coup, elle possède la toute-puissance qui fait d'elle un être absolu. Son mariage avec l'oiseau lui confère le salut de la vie éternelle. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que dès la naissance de l'héroïne, l'oiseau "s'accroche au toit de l'univers, déploie ses ailes qui forment maintenant une couronne scintillante. Il est un immense Soleil blanc qui éclaire le centre du monde."² On remarque le déplacement des symboles lumineux. Dans le chapitre réservé au Soleil, nous avons pu observer que l'héroïne s'appropriait la couronne solaire, or cet attribut est restitué à son propriétaire légitime puisque l'héroïne a réussi à dépasser cet objectif.

Les symboles lumineux sont en effet autant de marches dans l'escalier de l'ascension. Ils sont les étapes successives permettant au héros de continuer la quête en autant qu'il soit digne de la Pureté de ces symboles. Cette dignité, le héros doit l'avoir acquise à force de courage et de persévérance. Les chutes entraînent inévitablement une crainte, mais elles servent surtout à intégrer les acquis; elles sont des tremplins vers l'étape suivante; elles mettent à l'épreuve la force spirituelle du héros. Les forces maléfiques poussent l'homme à se dépasser pour les combattre. Lorsque

¹ Ibid.

² Ibid., p. 51

l'individu se sent réellement menacé par quelque péril que ce soit, il fait presque toujours preuve d'un héroïsme extraordinaire alors que dans les situations quotidiennes il relève plutôt de l'homme banal, presque mou qui s'adapte, faute de courage, aux petits malheurs qui viennent l'effleurer. L'épreuve et la chute du héros sont donc nécessaires pour le secouer et le motiver à se redresser, à rétablir la posture verticale, à se montrer plus courageux qu'auparavant; ainsi acquiert-il la force lui permettant de s'élever en toute dignité vers la lumière.

La connaissance transfigurante, c'est l'achèvement de l'ascension. Dans L'enfant de lumière, seule l'innocence de l'enfance peut survivre à cette révélation. Dieu n'est visible que pour les êtres purs. C'est pourquoi l'héroïne sort de l'oeuf agée de dix ans, juste avant l'âge "impur", et "arrête le temps"¹. L'éclat de la Vérité provoque l'illumination de la conscience. A partir de ce moment, l'esprit SAIT et entre dans un état de sérénité où toute parole semble futile. "[Savourer] le spectacle (...) de [sa] victoire"² paraît suffisant pour assurer le bonheur.

C'est donc sur une note de nirvâna que le récit s'achève: l'héroïne assise sur son oeuf-planète contemple la lumière, inépuisable nous semble-t-il, qui s'en échappe. Si l'oiseau-soleil blanc trône tel un roi au royaume de la lumière, l'héroïne le surpasse puisqu'elle est la cause première de ce monde, grand Créateur tout-puissant. Elle est l'absolu et le Grand Tout, principe

¹ Ibid.

² Ibid.

même de la perfection. Si le feu évoquait le ciel, la lumière fait référence au cosmos car, tout comme lui, elle est infinie.

Nous ne pourrions pas terminer cette analyse sans souligner l'état mental du personnage et son incidence sur les symboles. L'héroïne souffre d'une maladie qui affecte sa pensée, sa vision et par conséquent ses réactions face aux événements qu'elle vit. Même si cette course insensée vers Dieu lui apparaît comme nécessaire à la survie de l'unité et de l'intégrité de sa personne, un observateur neutre n'aura pas de peine à constater la futilité et le danger toujours croissant qu'entraîne une telle course vers la perfection; l'ascension n'est réussie dans ce récit qu'au détriment de l'unité de l'individu. Alors qu'elle se croit libre dans un monde qu'elle a recréé, l'héroïne se retrouve emprisonnée dans l'irréel, en marge du monde des hommes. Si son bonheur semble complet, il n'en est pas moins l'expression d'un déséquilibre de la personnalité et laisse l'observateur sur une note de profond désespoir désormais irréversible.

CONCLUSION

En guise de conclusion, nous aimerions retracer l'évolution de l'image du feu tellurique vécue par les personnages principaux de nos deux textes. Il nous semble beaucoup plus enrichissant de procéder ainsi plutôt que de faire le traditionnel résumé dont le lecteur attentif n'a pas toujours réellement besoin.

Quelques années séparent la rédaction de L'enfant de lumière et celle de La femme-fleuve. Bien que le feu reste l'élément vers lequel tendent les deux héroïnes, il n'en demeure pas moins que le paysage onirique de l'auteur a progressé, s'est transformé pendant ce temps. Toute expérience personnelle ou collective d'un individu entraîne forcément une modification, une évolution de sa perception du monde. Chaque minute vécue est une marche vers un devenir de l'être. En comparant les deux textes, où les contrastes ne manquent pas de surgir, on ne peut qu'estimer l'ampleur de cette transformation puisque d'autres changements se sont inévitablement opérés depuis la rédaction de La femme-fleuve.

Malgré le peu d'information relatif à l'âge réel de la première héroïne, elle appartient indubitablement au monde de l'enfance. Ses fréquents

souvenirs d'un passé idéalisé témoignent d'une régression importante et qui s'avère irréversible puisqu'à la fin du récit, elle immobilise le temps alors qu'elle n'a que dix ans. Ce geste apparaît comme un profond refus du monde adulte qu'elle perçoit d'ailleurs comme un lieu de corruption, de contraintes et d'aliénation de l'être. Elle se fixe dans un éternel imaginaire juste avant que le temps ne l'oblige à entrer dans l'adolescence, âge où l'enfant disparaît pour laisser la voie libre à l'adulte.

Or la femme-fleuve, malgré une certaine complaisance dans l'enfance, accède au monde adulte. Comme on peut l'observer, c'est d'abord par l'acceptation totale de soi que peut se réaliser cette évolution. A côté d'un refus intégral de soi dans L'enfant de lumière, La femme-fleuve apparaît comme une adulte en pleine possession de ses facultés intellectuelles, consciente des contraintes de sa réalité et surtout consentante aux transformations qui s'opèrent en elle.

Il est assez étonnant de constater jusqu'à quel point les deux héroïnes diffèrent. Si la première se réfugie constamment dans un imaginaire où prévaut l'élément igné et où l'eau se voit refusée, bannie, la seconde occupe un réel dominé par l'image de l'eau. En fait la quête d'un feu suprême oblige l'enfant de lumière à bannir tout ce qui pourrait nuire à l'ascension. L'eau, par son contact avec la terre et la notion de profondeur qu'elle implique, apparaît dans le premier texte comme un élément à combattre, à dominer, à éliminer puisqu'il nuit à la totale désincarnation qu'exige l'accès au grand feu.

La femme-fleuve, au contraire, est enracinée dans les profondeurs fluviales et par conséquent dans la réalité. L'eau apparaît donc comme

garante de l'incarnation et permet à l'héroïne de tendre vers l'image du feu sans renier tout son être. Que cette femme soit gigantesque indique l'ampleur de l'évolution entre les deux textes: la prise de conscience fut énorme. Il nous semble qu'entre la désincarnation complète et l'incarnation gigantesque se trouve un désir intense d'échapper à l'attrait d'un monde imaginaire incontrôlable, de se soustraire à la fascination de la folie.

Les liens étroits entre la femme-fleuve et la nature qui l'entoure sont aussi, à leurs façons, garants d'un contact permanent avec la réalité. Ils témoignent d'une extraversion saine et profitable pour l'héroïne. Parce que l'enfant de lumière refuse toute aide extérieure à elle-même, elle s'isole et succombe aux risques qu'implique une introversion excessive.

Les paroles du devin dans le premier texte prennent toute leur signification désormais:

Je vois de grandes épreuves devant toi. Tu cours vers ton passé. Prends garde de ne pas tomber dans le piège. (...) Va jusqu'au fond de toi-même chercher les racines pour mieux t'élancer vers le soleil. (...) Suis ton instinct. Ta lumière intérieure.¹

Alors que l'enfant de lumière est tombée dans le piège de l'introversion malade, la femme-fleuve a réussi à trouver non seulement un équilibre sain, mais surtout sa propre "lumière intérieure". En effet le récit se termine par

¹ Op. cit.

la découverte d'un feu vif et puissant dans la gorge même de cette femme. Ce feu, elle l'appelle l'amour. Que le lieu où il se trouve soit aussi le centre de la parole nous semble très significatif. Après le silence hurlant et la réclusion de l'enfant, l'adulte accède à une communication fertile en futures transformations; c'est aussi une marche vers le devenir de l'être.

Si la construction d'un monde nouveau et éternel apparaissait, il y a quelques années, comme une victoire de l'enfant de lumière sur un monde froid et austère, le temps écoulé a démontré que c'était une impasse. C'est sur des bases solides que la femme-fleuve a repris la quête, en écartant dès le début les échappatoires de l'irréel. Son gigantisme lui confère un pouvoir extraordinaire sur son destin ce qui tranche avec la quasi inexistence de l'enfant. Parce qu'elle est immense, elle participe déjà, d'une certaine façon, à l'élément divin. Il semble que l'acceptation de soi et l'incarnation dans la réalité soient les éléments primordiaux à l'accomplissement de la quête ultime: celle du bonheur.

BIBLIOGRAPHIE

ANGÉBERT, Jean-Michel. Les mystiques du soleil. Paris, J'ai Lu, Collection L'aventure mystérieuse, A340, 1976, 403 pages.

BACHELARD, Gaston. La psychanalyse du feu. Paris, Gallimard, Collection Idées, no 73, 1966, 184 pages.

BACHELARD, Gaston. La flamme d'une chandelle. Paris, PUF, 1961, 112 pages.

CHEVALIER, Jean, et GHEERBRANT, Alain. Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres. Edition revue et corrigée. Paris, Robert Laffont S.A. et Editions Jupiter, Collection Bouquins, 1982, 1060 pages.

COMTE, FERNAND. Les grandes figures des mythologies. Paris, Bordas, Edition du Club de France Loisirs, 1989, 256 pages.

DURAND, Gilbert. L'imagination symbolique. Paris, PUF, Collection Quadrige, no 51, 4e édition, 1984, 134 pages.

DURAND, Gilbert. Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale. Paris, Bordas, Collection Dunod, 10e édition, 1984, 536 pages.

ELIADE, Mircea. Forgerons et alchimistes. Paris, Flammarion, Collection Idées et recherches, no 12, 1977, 188 pages.

FREUD, Sigmund. Introduction à la psychanalyse. Paris, Petite bibliothèque Payot, 1962, 444 pages.

JUNG, Carl Gustav. L'homme et ses symboles. Paris, Robert Laffont, 1964, 320 pages.

JUNG, Carl Gustav. Métamorphose de l'âme et ses symboles. Analyse des prodromes d'une schizophrénie. Genève, Georg Editeur SA, 1987, 773 pages.

JUNG, Carl Gustav. Psychologie et alchimie. Paris, Buchet/Chastel, 1970, 705 pages.

MAURON, Charles. Des métaphores obsédantes au mythe personnel introduction à la psychocritique. Paris, Librairie José Corti, 2e tirage, 1964, 380 pages.

La Bible. Traduction oecuménique de la bible comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament. Toronto, Mtl, Alliance biblique universelle, Le Cerf, 1985, 1731 pages.